

LE ROI RENÉ ET LA CHEVALERIE.



Pour bien connaître le moyen âge, pour l'apprécier dans toute sa beauté et dans toute sa laideur, dans sa force et dans son impuissance, dans ses arts et dans sa barbarie, il faut avoir recours aux histoires des provinces, composées presque toutes d'après des documents inédits, d'après les légendes et les vies des saints écrites autrefois par des moines laborieux et obscurs, et dans les œuvres desquels l'historien consciencieux et l'artiste sincère viennent puiser avec un religieux respect.

En feuilletant ces vieux souvenirs, on trouve parfois de bien belles et bien nobles figures dont les traits sont effacés dans l'histoire de la nation. Sous le règne de Charles VII, à cette époque de troubles et de malheurs, on ne voit, en général, qu'une nationalité près de s'éteindre, un roi, dont les domaines ne consistaient plus qu'en quelques villes du bassin de la Loire. En lisant l'histoire de ces temps d'anarchie et de désolation, il semble entendre les cris de douleur du peuple, et l'on croit voir flotter l'étendard anglais sur la cité de Philippe-Auguste; puis, apparaît enfin, entourée d'une céleste auréole, la noble et douce figure d'une héroïne qui sauva la France et son roi, et trouve un bûcher pour récompense de ses services. Les Anglais ont disparu, le roi meurt; une ère nouvelle se lève, et Louis XI arrive avec sa sombre cruauté, avec son profond despotisme qui devait cependant servir l'œuvre de la civilisation. A côté de ces grandes figures historiques, il en est d'autres encore, qui ont brillé et qui ont laissé des souvenirs après leur disparition de la scène, mais que la masse des spectateurs n'a pas aperçues. Tel fut le roi René, surnommé le Bon par ses sujets, et dont l'histoire isolée se perd dans le grand drame de l'époque. Ce prince était de la maison royale de Valois par son grand-père, qui fut la tige de la seconde branche d'Anjou, le second fils du roi Jean, le frère cadet de Charles V et le petit-fils de Philippe de Valois.

Deuxième fils de Louis II, duc d'Anjou, et d'Yolande d'Aragon, René fut, par sa naissance, des donations et des alliances, l'un des princes les mieux dotés de la fortune, mais l'un de ceux qui jouirent le moins de ses dons: il rencontra constamment pour chaque accroissement nouveau, de nouveaux débats; pour chaque couronne conquise ou acquise, un compétiteur. Comte de Guise, duc de Bar, duc de Lorraine, duc d'Anjou,

marquis du Pont, comte de Provence, de Forcalquier et de Piémont, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, il vit ses droits les plus légitimes attaqués à main armée, ses acquisitions les plus légales ravies par la force, et, tour à tour vainqueur et vaincu, il vécut assez pour survivre à ses enfants auxquels il avait abandonné ses titres pour jouir quelques années des consolations qu'il trouva dans la culture des arts et des lettres; car René ne fut pas seulement un bon roi, un sage législateur, un brave guerrier, il avait encore un noble cœur, une rare intelligence, une instruction profonde et variée. Tour à tour peintre, musicien, savant, poète, sculpteur, architecte, il offre le plus heureux assemblage de toutes les qualités et de tous les talents.

René naquit au château d'Angers, le 10 janvier 1408; la France était alors déchirée par d'horribles factions. Le 23 novembre précédent, le frère du roi, le beau et chevaleresque Louis d'Orléans était tombé sous la hache de Jean Sans-peur; le meurtrier, d'abord inconnu, avait fait enfin au roi de Sicile d'horribles aveux; à cette révélation inattendue, le père de René ne put contenir son indignation; rompant alors sans retour avec ce prince, il refusa la main de Catherine de Bourgogne pour son fils aîné, et renvoya la jeune fiancée que Jean avait remise aux mains de la vertueuse Yolande. Jean, furieux de cet outrage, embrassa toute la maison d'Anjou dans sa haine implacable qui se légua d'une génération à l'autre avec le souvenir de l'offense.

Il reste peu de renseignements sur les premières années de René d'Anjou; à sept ans il passa de la main des femmes sous la tutelle d'un preux chevalier nommé Proisy, «*vaquant l'une fois aux armes et l'autre fois aux lettres, qu'il estoit déjà tenu en les deux exercices expérimenté et savant.*» Le talent du jeune duc, son air doux et spirituel, lui gagnèrent l'affection de son grand-oncle maternel, le cardinal de Bar, qui prit l'enfant en vive tendresse, et se chargea de diriger lui-même son éducation. Ce fut alors que René prit des leçons de peinture des deux frères Hubert et Jean Van Eich. Ce dernier, plus connu sous le nom de Jean de Bruges, et fondateur de l'école flamande, avait mis en usage la peinture à l'huile, et remplissait l'Europe de sa renommée et de ses travaux.

En 1419, le bon cardinal adopta René, et lui assura le duché de Bar. Le roi de Sicile mourut

bientôt après; Yolande, devenue régente et tutrice de ses enfants, ne rappela point René en Anjou; il resta auprès de son oncle, qui méditait la réunion de son duché à celui de Lorraine par l'alliance de René et d'Isabelle, fille du duc Charles; le jeune René fut accepté: on fixa l'époque de son mariage à sa quinzième année, et il habita dès lors la cour de Nancy. Les jeunes fiancés étaient « *preints d'une si fervente et cordiale amour*, » disent les historiens du temps, qu'on ne crut pas devoir différer leur union, qui fut célébrée à Nancy, par l'évêque de Toul, le 12 octobre 1420; et les peuples des deux provinces virent enfin leurs divisions terminées par cette alliance; un seul homme, le comte de Vaudemont, ne partageait point l'allégresse générale, car il regardait la Lorraine comme un fief salique, qui ne pouvait, par une femme, sortir de sa maison.

René ne pouvait rester étranger à la guerre qui désolait alors la France; il avait vu à Nancy l'héroïque bergère de Vaucouleurs, elle l'avait sommé de l'accompagner à Orléans, et de suivre la bannière de Charles VII. Accompagné du duc de Lorraine, il rejoignit l'armée royale sous les murs de la cité de saint Remi, et ne la quitta que quand la mort de son oncle le rappela à Nancy, où il fit son entrée triomphale avec Isabelle. Les premiers actes de René montrent une maturité et une sagesse peu communes dans un prince de vingt-deux ans; il s'entoure des hommes les plus distingués par leurs vertus et leur savoir, et renonce aux fêtes et aux plaisirs pour consacrer tout son temps à l'administration de son duché. Une année entière s'écoula au sein d'une paix profonde; mais les haines et les prétentions du comte de Vaudemont ensanglantèrent de nouveau la Lorraine, et furent comme le premier anneau de cette chaîne de malheurs que René traîna toute sa vie.

Vaudemont demanda impérieusement le duché de Lorraine, en s'appuyant de la loi salique; sur le refus du duc, il déclara qu'il serait bientôt maître du beau duché, et il hâta ses préparatifs de guerre; soutenu par Philippe de Bourgogne, par le sire de Croye, son gendre, par Mathieu d'Humières, le maréchal de Toulangeon, et un corps d'aventuriers qu'il avait pris à sa solde. René, à cette nouvelle, ne montra pas moins d'activité: « *Beau-frère, lui avait dit Charles VII, je vous veux aider: voici Barbazan, de mes capitaines le plus assuré et lui commande que à vous soit obéissant, se avez affaire ne l'épargnez mye.* » Guidé par le vieux guerrier, René poussa avec vigueur le siège de Vaudemont.

Lorsque le comte de Vaudemont apprit le danger de sa capitale, trop faible pour en faire lever le siège, il livra les provinces du duc au fer et à la flamme, jugeant que René ne verrait

point ces dégâts sans s'émouvoir et sans porter secours à ses sujets. Ses prévisions ne le trompèrent point. Les deux armées se rencontrèrent non loin de la tour des Géants, qui domine encore tout le Barrois. René était impatient de combattre: vainement Barbazan lui représentait la belle ordonnance de ses ennemis et leur position inexpugnable: « *Attendez quelques jours, disait le vieux chevalier, il faut les vivres leur oster; ils n'en peuvent avoir; premier de quatre jours à nous seront tous.* » Les plus âgés partageaient l'avis de Barbazan, lorsque Robert de Saarbruck, l'imprudent damoiseau, entra tout à coup. « *Ces gens-là nous faut assaillir, dit-il, de la première venue nous les emporterons tous; ils ne sont mye pour nos paiges.* » Ces paroles enflammèrent les jeunes seigneurs allemands et lorrains. « *Quand on a pour des feuilles ne faut aller au bois: qui a pour se retire.* — A Dieu ne plaise, s'écria Barbazan, que par ma couraïse, la maison de Lorraine a esté mise à déshonneur: sonnez, trompettes, sonnez subitement. » L'armée entière se déploya à ce signal, et un combat acharné s'engagea sur toute la ligne; après plusieurs heures d'une lutte effrayante, des cris de victoire partirent du camp des Bourguignons.

Blessé au bras, au nez, à la lèvre, entouré de morts, épuisé de fatigue, René remit son épée à un écuyer brabançon. Telle fut cette bataille de Blagnéville, origine des malheurs du duc de Bar et de sa longue captivité. Il y perdit la fleur de sa noblesse, et fut successivement conduit au château de Talent, à Salins, à Bracon, à Rochefort près Dôle. Une vigilance rigoureuse avait déjoué tous les projets d'évasion que tentaient à son insu des sujets fidèles. Il fut enfin enfermé à Dijon, dans une tour du vieux palais qui seule subsiste, et qui porte encore le nom de tour de Bar, en mémoire de l'illustre captif.

Vainement René adressait au duc Philippe de nombreux messages; ce prince, éloigné de sa capitale, se refusait à traiter de sa mise en liberté. Les malheurs de René ne le rendaient point insensible à ceux de ses compagnons d'armes; il consacra à leur rançon les premiers florins qui lui furent envoyés. Bientôt il resta seul, en proie à une mélancolie profonde, et séparé de tous ceux qu'il aimait.

Isabelle et Marguerite de Bavière, sa mère, eurent recours à l'empereur pour obtenir que la rançon de René fût fixée par le comte de Vaudemont; toujours ce prince s'y refusa, déclarant qu'il avait bien le droit de disposer de son prisonnier. Les prières du duc de Savoie et celles de Charles VII, furent également rejetées.

Enfin, le 1^{er} mars, René, libre sur parole, put retourner dans ses foyers, mais pour une année seulement, et ce délai passé, le prisonnier devait reprendre ses fers à la première sommation du

vainqueur. Il céda comme gage de sa parole ses châteaux de Clermont en Argonne, de Châtillon, de Bourmont et de Charmes; devait solder les troupes qui y tiendraient garnison, et livrer en otage ses deux fils, Jean et Louis d'Anjou. Pleins de confiance dans la chevaleresque loyauté de leur seigneur, trente chevaliers lorrains d'antique lignage s'engagèrent par serment à se livrer prisonniers à sa place, un mois après l'expiration du délai.

Cette année s'écoula sans que Philippe de Bourgogne, pris pour arbitre par Vaudemont, se prononçât sur l'investiture du duché de Lorraine; esclave de la foi jurée, René s'achemina vers Dijon, où les portes de sa prison se refermèrent une seconde fois sur lui. Séparé de nouveau des siens, il reprit ses travaux solitaires; il décora de gracieuses peintures les vitraux de la chapelle du vieux palais: la riche bibliothèque des ducs de Bourgogne touchait à sa prison, il y puisa ses connaissances en histoire et en législation; le latin, le grec et l'hébreu lui devinrent familiers. Quelquefois aussi, au jour tombant, il chantait sur la viole de mélancoliques ballades, dont il avait composé la musique et les vers. C'est au sein de cette amère et laborieuse captivité, que le duc apprit la mort de Jeanne de Naples, qui venait de lui donner son royaume.

Le roi d'Aragon, Alphonse, que Jeanne avait, dans un testament antérieur, institué son héritier, voulut profiter de la captivité du roi de Sicile pour lui enlever sa nouvelle couronne; il vint mettre le siège devant Gaète: Isabelle le soutint vaillamment; le roi d'Aragon fut pris, et trois cents chevaliers partagèrent sa captivité.

Après cette victoire, le souverain pontife, les pères du concile de Bâle, l'empereur, le roi de France et tous les princes du sang demandèrent la mise en liberté du roi René; mais, sous l'influence du comte de Vaudemont, Philippe fut inflexible.

En Lorraine, en Anjou et en Provence, le clergé, la noblesse et le bon peuple des villes et des campagnes, s'imposaient spontanément les plus grands sacrifices pour la rançon de leur prince. Il y eut même un chevalier qui, après avoir versé dix-huit mille saluts d'or, engagea en entier l'héritage de ses pères. Enfermé avec son fils aîné au château de Bracon, le bon roi ignorait toutes ces marques d'amour de ses peuples, et dans ses heures de tristesse, il peignit des *oubliés d'or en la chambre où il tenait prison*. Enfin le duc consentit à parler de relâchement, mais il proposa des conditions telles que le conseil de régence dut les refuser, et que René lui écrivit pour l'en remercier, déclarant qu'il préférerait mourir captif et oublié, que d'acheter sa liberté par un traité si onéreux à ses fidèles sujets. Enfin il recouvra une seconde fois sa liberté, *moyennant qu'il jurait, par la*

foi de son corps et en parole de roi, de reprendre sa prison le 26 décembre suivant; de laisser son fils aîné en otage, et de bailler en gage les villes de Clermont en Argonne, de Neufchâtel et de Gondrecourt. Ces jours de liberté s'écoulèrent encore sans qu'il fût possible d'obtenir de Philippe un traité définitif. Toujours fidèle à sa parole, René, à leur expiration, quitta Nancy et vint se mettre à la disposition du duc de Bourgogne. Mais tant de loyauté toucha ce prince; il fixa la rançon du captif à quatre cent mille écus d'or, et se réserva en outre la cession de la seigneurie de Cassel, enclavée dans le comté de Flandre.

Dans ses premiers jours de liberté, René visita ses provinces et reçut de nouveau le serment de fidélité de ses sujets; il vint ensuite passer l'été en Anjou, mais l'invasion du royaume de Naples, et la prise de Gaète par le roi d'Aragon, qui avait recouvré sa liberté sur rançon, abrégèrent son séjour dans cette province. Il mit à la voile, et sa flotte, après avoir doublé le promontoire de Pausilippe, jeta le 9 mai l'ancre devant Naples. Les chroniqueurs contemporains nous ont laissé de brillantes descriptions de son entrée triomphale dans cette ville; pleins d'admiration et d'amour pour René, ils se plaisent à le comparer à un ange du ciel. Le connétable Jacques Caldora, célèbre par sa loyauté et ses victoires, commandait l'armée napolitaine; il vint offrir à René son épée et ses services: cet exemple entraîna celui d'autres grands capitaines, et bientôt l'élite de la noblesse fut conquise au nouveau roi.

Alphonse, à qui « la furie française » était connue, résolut d'éviter toute action générale, et de profiter des fautes que pourraient faire ses ennemis. Les deux armées restèrent plus d'un mois en présence: fatigué de cette inaction sans gloire, René voulut en sortir; le 22 septembre, son héraut se présentait à l'entrée du camp ennemi, et remettait au roi d'Aragon un gantelet ensanglanté en signe de défi. Alphonse l'accepta, et huit jours après il était au pied du Vésuve entre Nole et Acura. Le combat fut glorieux pour René, mais l'hiver qui approchait suspendit les hostilités, et donna le signal des fêtes et des tournois. A peine la belle saison était-elle revenue que René reprenait les armes pour marcher à la tête des Abruzzes, qui reconnurent son autorité, tandis qu'Isabelle soutenait le siège de Naples que les Aragonais furent obligés d'abandonner, mais elle eut à déplorer la mort du connétable Caldora.

Fidèle à sa tactique, le roi d'Aragon évitait toujours toute action décisive. René lui envoya un nouveau défi, auquel Alphonse ne daigna pas répondre. Irrité de cette insolence, le roi de Naples fit sonner la charge, et se précipita sur l'ennemi; l'attaque devint générale, et le roi d'Aragon eût été fait prisonnier sans la trahison du

filz de Jacques Caldora qui fit subitement ordonner la retraite.

Une trêve de trois mois fut conclue pendant laquelle René donna dans sa capitale des fêtes magnifiques dont l'histoire a conservé le souvenir. A son expiration, le roi d'Aragon reprit le siège de Naples, et bientôt la ville eut à souffrir de la famine. Cette extrémité excita des mécontentements et des révoltes : un fontainier livra au roi d'Aragon un aqueduc qui conduisait à Naples les eaux de la montagne, et ce fut par cette voie que l'armée ennemie pénétra dans la ville, dont elle se rendit maîtresse. René se fit jour l'épée à la main au milieu des Aragonais ivres de sang, et se réfugia sur une galère génoise qui avait forcé l'entrée du port. Debout sur la poupe du navire, sa force d'âme l'abandonna, en voyant fuir à l'horizon les clochers de cette belle ville qu'il laissait si malheureuse et des larmes baignèrent son visage. Arrivé à Florence, il congédia ses généreux alliés, et débarqua bientôt à Marseille, le 1^{er} novembre 1442.

La joie fut grande dans le duché d'Anjou, lorsqu'on apprit que le bon roi venait avec Isabelle habiter le vieux château d'Angers. La paix glorieuse dont Charles VII dotait alors la France avait rallumé l'amour des tournois. Le roi de Sicile ne pouvait rester étranger à ce mouvement chevaleresque; l'histoire et la poésie nous ont conservé la relation des trois tournois les plus célèbres de son règne.

Les tournois, *eschole de prouesse*, étaient une institution française, à la fois politique et militaire. Simples combats ou *trépiénées*, à l'époque de Louis le Germanique et de Charles, son frère; au siècle suivant, on régla les diverses sortes de luttes, depuis le combat à la foule, jusqu'à la *jouste*, ou combat seul à seul. L'expérience améliora ces règles, et Geoffroi de Preuilly, mort en 1066, passe pour avoir rédigé les lois qui devaient être observées dans les tournois. La loyauté des chevaliers en assurait l'exécution, et l'infamie suivait de près leur infraction. Image vivante de la guerre, les tournois exerçaient la noblesse française au maniement des armes, elle y signalait sa vaillance et son adresse, et se préparait à être utile au roi et à la patrie.

Le tournoi était proclamé longtemps d'avance dans les termes les plus pompeux; un grand luxe présidait à la décoration des tentes et à l'arrangement des équipages; les fanfares et la musique guerrière, la richesse des armes, des bannières, des banderoles et des écussons, la réputation des combattants, l'illustration des juges choisis parmi les chevaliers ou écuyers, la présence des dames les plus célèbres par leur beauté, attiraient à ces grands spectacles les princes de tous les états et les personnes les plus distinguées de leur cour. Ces combats entretenaient la lignée

de nos *preux*, titre qui fut le prix d'une vie illustre et sans tache. Noblesse, générosité, modestie, clémence, discrétion accompagnaient toutes les vertus militaires. La modestie surtout devait relever l'éclat de la victoire.

Ung chevalier, n'en doutez pas,
Doit férir hault et parler bas.

Le premier tournoi que donna René, eut lieu entre Razilli et Chinon, mais ce ne fut point par la pompe et la magnificence qu'il y brilla. Pleurant encore le départ de sa fille Marguerite qu'il avait mariée au roi d'Angleterre, il descendit dans la lice avec une armure noire, un écu semé de larmes d'argent, et monta sur un cheval noir caparaçonné de deuil. En faisant ses adieux aux chevaliers, René leur donna rendez-vous pour l'année suivante en sa bonne ville de Saumur, « la gentille et bien assise. » Une relation manuscrite de ce tournoi, prouve que cette fois le roi René effaça tous les seigneurs par sa magnificence. Le troisième tournoi eut lieu à Tarascon, le 1^{er} juin 1449, sous le nom de *Pas d'armes de la bergière*. Louis de Beauvau, poète chevaleresque et pastoral, a fait sur ce fameux tournoi un poème ayant toutes les qualités bizarres, gracieuses et naïves de ce siècle. On croit, en le lisant, voir flotter au vent les écharpes et les banderoles; les armes briller au soleil, les lances se briser en éclats, et la *jeune bergière au son des galoubets donner le signal des joutes aux chevaliers pastoureux*. Les joutes de Tarascon durèrent trois jours, pendant lesquels les chevaliers se signalèrent par de gracieux faits d'armes. Ferry de Lorraine et Louis de Beauvau en remportèrent le prix : un bouquet et un sourire de la bergière qu'ils tinrent moult chier. Dès avant le jour du tournoi, ces deux illustres chevaliers avaient couru l'un contre l'autre, et pour l'honneur de leurs dames *fait choses joliettes*.

Le roi René rêvait alors la résurrection de la chevalerie : la religion et l'honneur exaltaient son âme pieuse et tendre, il voulait donner à cette institution un mobile plus noble que les lices et les tournois. Il créa l'ordre du Croissant, et en rédigea lui-même les statuts. Nulles pages, dit un auteur contemporain, excepté celles de l'Évangile, ne renferment peut-être de plus nobles enseignements que ces codes de fraternité d'armes. Partout on y reconnaît le souffle du christianisme, assez puissant pour mettre à la place de la force matérielle et de l'indomptable orgueil, l'esprit de dévouement, de charité et de sacrifice.

En février 1452 René perdit sa vertueuse compagne, et dans la même année la Provence fut ravagée par la famine. Le bon roi était accablé de douleur, les pressantes sollicitations des Florentins le tirèrent de son abattement; et, quoique déjà avancé en âge, il recommença à guer-

royer en Lombardie; mais abandonné par le duc de Milan, il revint en France. René sembla dès lors renoncer pour toujours aux armes et aux conquêtes, et borner son ambition au bonheur de ses sujets.

Deux ans après la mort d'Isabelle, il épousa Jeanne de Laval, que sa beauté avait fait nommer, à quinze ans, la reine du tournoi de Tarascon, et se rendit à Aix, où il reçut des Provençaux un accueil enthousiaste. Les deux premières années de cette union s'écoulèrent pour lui pleines de bonheur et de paix. La tendresse de sa jeune épouse avait réveillé ses inspirations poétiques et jeté des fleurs sur son âge mûr.

Assis à l'ombre des vieux saules, ils jugeaient avec bonté les contestations qui leur étaient soumises, ramenaient la paix dans les familles désunies, dotaient les jeunes filles pauvres, ou devisaient ensemble de tournois et de poésie. Ce fut alors que René fit son poème de *Regnault et Jeanneton*, où Jeanne de Laval put reconnaître avec émotion la vive affection que son époux lui avait vouée.

Cette tranquillité fut encore troublée; René demanda pour son fils, au pape Pie II, l'investiture du royaume de Naples; le jeune prince se mit à la tête de son armée et remporta plusieurs victoires; mais Gènes se révolta, et les Français, accablés par une multitude d'ennemis, durent céder au nombre dans presque toutes les rencontres.

Plus nous avançons dans la vie de René, plus nous voyons les chagrins s'appesantir sur sa tête; la mort vint lui enlever un frère et un ami dans la personne de Charles VII, qui succomba le 23 septembre 1461. Sa fille Marguerite remplissait alors le monde du bruit de ses infortunes et de son héroïsme maternel; et son fils, après quatre ans de combats, s'était éloigné de Naples vaincu par Scanderberg.

René reçut à cette époque la visite de Louis XI qui lui prodigua, jusqu'à l'affectedation, les marques de son attachement, tout en cherchant par ses menées et ses ruses, à se concilier l'affection des bourgeois d'Angers, et à préparer l'usurpation de la province.

René prit loyalement part à la guerre du bien public, et Louis XI parut satisfait de ses nobles services; mais la vieillesse du bon roi fut affligée par la mort de son fils. Retiré au château de Beaugé, il y vivait en proie à une douleur profonde, que la religion seule pouvait adoucir. La mort du jeune prince avait rallumé l'ambition de Louis, qui, fatigué d'une dissimulation hypocrite, entra violemment en Anjou à la tête de cinquante mille hommes. Angers lui ouvrit ses portes; il s'empara du château et se proclama le souverain de la province. Le bon roi ne voulut point que le sang de ses sujets fût versé pour

sa cause; il calma leur indignation et s'achemina vers la Provence.

Qui pourroit, s'écrie le chroniqueur, décrire les doléances et regrets des pauvres Angevins, au départ du bon roi. Louis XI, maître de l'Anjou, ne comptait pas borner son usurpation à l'envahissement de cette province; il demanda avec menaces la cession du Barrois et de la Provence, en échange d'une pension viagère de soixante mille florins. Quand René apprit ces insolentes exigences, il demanda la protection de Charles de Bourgogne; mais Louis XI le somma de comparaître en personne devant son parlement, sous peine de contrainte par corps et de bannissement. Les juges iniques ne manquent jamais aux tyrans; la cour, après de longs débats, déclara qu'on pouvait, en bonne justice, arrêter le roi de Sicile; mais eu égard à l'âge et à la parenté, elle le condamna à justifier sa conduite.

C'est sous le coup de ces injustes attentats, que René composa le traité philosophique de *l'Abusé de cour*.

Aix était devenue le séjour habituel du bon roi; il avait décoré magnifiquement son palais, et Marseille lui dut aussi des embellissements. Cependant la mort approchait pour lui; déjà il avait perdu tous les compagnons de sa jeunesse; un jour le bruit se répandit dans la ville que le bon roi était en danger. Une scène touchante marqua les derniers moments de l'auguste vieillard; de vieux seigneurs de la province, le comte du Maine, la reine et tous les membres de la famille royale étaient réunis : le roi les pria de garder fidèlement ses intentions, et d'être pour son petit-fils, de fidèles et loyaux serviteurs. Puis, se tournant vers ce prince, il lui recommanda d'aimer son peuple, de ne pas le surcharger d'impôts, de lui donner justice, et de se souvenir que « Dieu veut que les roys lui ressemblent plus par débonnairété que par puissance. » Il se recueillit, pria jusqu'à son dernier soupir, et mourut le 10 décembre 1480.

Les Provençaux croyaient hériter de la dépouille mortelle de leur roi, mais à l'ouverture du testament on connut sa volonté dernière, qui prescrivait de le transporter dans l'église de Saint-Maurice d'Angers, où reposait Isabelle.

Le peuple murmura et fit bonne garde autour du cercueil; les États confirmèrent ce mouvement par leur adhésion, et l'on supplia la reine de renoncer à l'accomplissement du vœu de son époux. Elle calma la foule; mais avant de quitter la province, elle parvint à faire enlever le royal cercueil, qui fut déposé dans le caveau de la maison d'Anjou. Un magnifique tombeau fut élevé par les soins de Jeanne, non loin du grand autel, dans l'église de Saint-Maurice. De ce monument vénérable il ne reste que le caveau royal, ren-

fermant encore les cendres du roi René et des princes ses aïeux.

Sur le Cours de la ville d'Aix, on voit le roi

René étendant ses mains paternelles pour bénir ses fidèles sujets qu'il avait aimés comme ses enfants.

NOËMI THUREL.

BIBLIOGRAPHIE.

Jacques Cœur, par M. Pierre Clément.

Le dernier numéro du *Journal des Démonstrations* proposait à votre attention une énigme historique, dont le livre de M. Pierre Clément nous donne la réponse. Ce ministre, qui avait si généreusement aidé l'État, et dont les services reçurent pour salaire l'ingratitude et la persécution, ce ministre s'appelait Jacques Cœur, et M. Clément, qui s'est fait l'historien des financiers célèbres, raconte la biographie de l'argentier du roi de la manière la plus complète et la plus intéressante.

Jamais règne ne s'inaugura sous de plus tristes auspices que celui de Charles VII. Les Anglais étaient maîtres de Paris et d'une grande partie du littoral; les quelques provinces qui avaient reconnu le roi de Bourges, se voyaient ravagées dans tous les sens par les Anglais et par les Bourguignons, leurs alliés; les malheureux paysans étaient enlevés et décimés comme du bétail; d'immenses étendues de pays étaient couvertes de ronces; toute trace d'administration et d'autorité disparaissait, sauf dans le sein de quelques grandes villes, protégées par leurs murailles contre les barbaries de la guerre. Le roi, à qui ce triste héritage était échu, n'avait que vingt ans; on signalait en lui un défaut d'énergie et de vouloir; et cependant ce prince, pauvre et faible, fut celui sous lequel la France se débarrassa, par un généreux effort, de l'occupation anglaise. Ses contemporains le nommaient le *Bien Servi*, et nul monarque peut-être n'eut plus de droits à ce titre.

Jamais, excepté sous Louis XIV, la royauté n'aurait eu à son service, dans un temps donné, autant de vaillants capitaines, de ministres consciencieux, de diplomates habiles, que sous Charles VII. Là se trouve le secret de la force et du bonheur de ce règne.

Au nombre des personnages historiques qui se groupent autour du roi, quelques-uns sont devenus populaires; tels sont Jeanne d'Arc, Dunois, Xaintrailles, La Hire, le connétable de Richemond, Jacques Cœur, les frères Bureau, grands maîtres de l'artillerie. D'autres ont jeté moins

d'éclat, mais leur heureuse influence apparaît dans les grands événements de cette époque, dans les ordonnances sur l'administration de la police et de la justice, sur la comptabilité financière; dans les efforts couronnés de succès que tenta la diplomatie française pour arrêter un schisme dont l'Eglise était menacée; dans les procès intentés aux plus puissants seigneurs qui se croyaient au-dessus de la loi, et dans tous les actes d'une politique habile et sage. Enfin, Charles VII sut, en employant tous les instruments placés à sa portée, délivrer le sol de la patrie, lui rendre ses lois, ses mœurs et ses institutions, et imprimer, par la paix, au commerce, aux arts, aux lettres, le plus remarquable essor; mais son caractère n'étant pas à la hauteur de son intelligence, on le vit abandonner au bourreau ses favoris de la veille, renier Jeanne d'Arc prisonnière, et livrer à ses envieux son généreux ministre, Jacques Cœur, trahissant ainsi par deux fois ceux qui l'avaient aidé à sauver la monarchie.

Jacques Cœur était né à Bourges, d'un riche marchand pelletier, et dès sa jeunesse, il tourna ses vues vers le commerce. Celui du Levant offrait au quatorzième et au quinzième siècle un moyen de fortune presque assuré aux Européens qui avaient l'énergie et les capitaux indispensables pour l'entreprendre. C'est celui auquel se livra Jacques Cœur.

Un écuyer du duc de Bourgogne qui avait entrepris, en 1432, le voyage de la terre sainte, a laissé de son voyage une curieuse relation, dans laquelle on lit ce qui suit : « Et quand nous fûmes » venus à Damas, nous y trouvâmes plusieurs » marchands françois, génois, vénitiens, florentins et catalans, entre lesquels il y avoit un » François nommé Jacques Cœur, qui depuis a eu » grant autorité en France, et a esté argentier du » roy, lequel nous dist que la galée de Narbonne, » qui estoit allée en Alexandrie, devoit revenir à » Baruth. Et estoient lesdits marchands françois, » allez pour achepter aucunes marchandises et » danrées, comme especes et aultres choses pour » mettre sur ladite galée. »

Jacques Cœur était donc un des marchands dont la galée de Narbonne devait transporter les achats en France. C'étaient sans doute,

outre les productions du pays, telles que la noix de galle, la laine, la soie, le poil de chèvre, des étoffes et des tapis fabriqués dans la Turcomanie et la Caramanie. En échange de ces marchandises, les Français fournissaient à la Turquie et à l'Égypte du fer, des bois de toute espèce, de l'étain, du plomb, du cuivre, des draps légers, des objets de quincaillerie. Ce commerce était aussi florissant que lucratif; ce fut lui qui fonda la prospérité des villes italiennes, et de ces grandes familles de négociants qui ont jeté tant d'éclat: les Médicis, les Corsini, les Falconieri; les maisons duciales de Venise et de Gènes, dont la richesse et la puissance durent activer l'ambition de Jacques Cœur. Une ville entre autres, Florence, devait offrir un attrait particulier au marchand de Bourges. Il y avait là, en 1432, époque du voyage de Jacques Cœur dans le Levant, un de ces hommes rares qui, pacifiquement, par leur travail et sans faire répandre une seule larme, illustrent à jamais leur patrie en l'enrichissant, et remplissent le monde du bruit de leur nom. On a dit que Jean de Médicis devait sa fortune à d'heureuses spéculations sur les charbons. Né en 1389, Cosme, son fils, était en 1432 chef d'un puissant parti, et marchait à cette espèce de souveraineté qui est restée l'apanage de sa famille pendant plusieurs siècles. C'était, au dire de ses historiens, un homme habile et prudent, mais généreux, plein de fermeté et de franchise. Il dépensait annuellement la cinquième partie de ses revenus à encourager les lettres et les arts, l'étude de la philosophie platonicienne, à fonder des bibliothèques, à faire construire des palais magnifiques, dont le luxe contrastait avec la noble simplicité de ses manières, à doter sa ville natale de belles églises et Jérusalem d'un hospice. Pénétrés de reconnaissance, les concitoyens de Cosme de Médicis lui décernèrent, de son vivant, le titre de Père de la Patrie.

Cet exemple ne dut pas être sans influence sur l'esprit de Jacques Cœur; il dut exciter à la fois son génie commercial, et la noble ambition d'ouvrir à sa patrie les mêmes sources de richesses dont l'Italie jouissait si abondamment. Jacques Cœur établit le centre de ses affaires à Montpellier, ville qui jouissait alors de grands privilèges, accordés par le pape Urbain V en faveur du commerce du Levant; peu à peu, son activité et son intelligence fondèrent cette prodigieuse fortune dont les résultats sont du domaine de l'histoire. Ce fut en 1436 que Charles VII l'appela à Paris, et lui donna la charge de maître des monnaies. Les Parisiens s'étaient rendus de leur plein gré, à leur roi légitime, redevenu maître d'une partie de son royaume; Charles VII put réaliser les améliorations dont lui et les *prud'hommes* qui composaient son conseil-avaient conçu la pensée. Celle des monnaies était une des plus importantes.

Depuis plus d'un demi-siècle, elles avaient subi des bouleversements qui avaient profondément altéré la confiance publique; Charles VII, dès son avènement, proportionna leur valeur nominale à leur valeur intrinsèque, et Jacques Cœur, en le secondant dans cette résolution, exerça la plus salutaire influence sur les transactions commerciales, et, par suite, sur la situation générale du royaume.

Peu à peu, grâce à l'administration réparatrice de Charles VII, la France se releva de ses ruines. Jacques Cœur, chargé de la fabrication des monnaies, tout à la fois à Paris et à Bourges, entretenant avec les ports du Levant, de l'Italie, de la Catalogne et de l'Angleterre, des relations dont chaque année accroissait l'importance, posait les bases d'une immense fortune. Lorsque la perception des impôts fut redevenue régulière, et que le roi put appliquer aux dépenses de sa maison une partie des revenus du domaine, si longtemps absorbés par les frais de la guerre, il rétablit la charge d'argentier, et en confia les fonctions à Jacques Cœur. Les attributions de l'argentier consistaient à recevoir tous les ans des trésoriers généraux une certaine somme affectée aux dépenses de la maison royale, et dont il devait faire connaître l'emploi à la chambre des comptes.

La charge d'argentier procurait à Jacques Cœur l'avantage de vivre à la cour, et le mettait à même d'obtenir, pour son commerce avec le Levant, des facilités, des privilèges dont il ne manquait pas de faire profit. Il est à croire que Charles VII avait quelquefois recours aux richesses de son argentier pour faire face à des dépenses urgentes. Reconnaisant des services qu'il en avait reçus « tant en sa charge d'argentier qu'autrement, et en considération de ses mérites, » il lui accorda, au mois d'avril 1440, des lettres d'anoblissement, ainsi qu'à Marie de Léodepart, sa femme, et à leurs enfants.

Voici le portrait qu'un contemporain de Jacques Cœur a laissé de lui : « C'était, dit-il, un homme » sans littérature, mais d'un esprit infini, et très- » ouvert, très-industrieux pour tout ce qui con- » cernait les affaires. Le premier en France, dans » le quinzième siècle, il fit construire et équipa » des navires qui transportèrent en Afrique et en » Orient des draps et autres marchandises du » royaume. A leur retour, ses navires rappor- » taient de l'Égypte et du Levant diverses étof- » fes de soie et toutes sortes d'épices. Arrivés » en France, quelques-uns de ces navires remon- » taient le Rhône, tandis que d'autres allaient » approvisionner la Catalogne et les provinces » voisines, disputant par ce moyen aux Vénitiens, » aux Gênois et aux Catalans une branche de tra- » fic qu'ils avaient seuls exploitée jusqu'ici. C'est » ainsi qu'il acquit, par son industrie et par ses

» opérations maritimes, des richesses prodigieuses (1). »

Pour suivre et surveiller ces opérations, Jacques Cœur avait des représentants dans diverses villes de l'intérieur et dans toutes celles où abordaient ses navires. Suivant un contemporain, il ne comptait pas moins de trois cents facteurs ou employés. Un des principaux se nommait Jean de Village, il fut choisi pour être envoyé en ambassade auprès du sultan d'Égypte. Il revint, après avoir noué d'heureuses relations pour le commerce français, et rapportant à Charles VII en présent « un bel liépart (léopard), trois escuelles » de porcelaine du Sinan, deux grands vases ou » vres de porcelaine, deux bouquets de porcelaine, un lavoir à-mains et un garde-à-manger » de porcelaine ouvree; une jatte de fin gingembre vert, une jatte de noyaux d'amandes, une » jatte de poivre vert, des amandes et cinquante » livres de fin bamouguet (baume), un quintal » de sucre fin. » Et, ce qui valait mieux que ces présents, l'assurance que les négociants français seraient traités en Égypte sur le pied des nations les plus favorisées.

La faveur dont jouissait l'argentier allait toujours en augmentant, et, chaque année, on le voyait intervenir davantage dans la direction des diverses branches de l'administration publique. Il était argentier, maître des monnaies à Bourges et à Paris, conseiller du roi, et un de ses commissaires aux états de Languedoc. Il donnait ses soins à un commerce immense; il possédait dans le Lyonnais des mines de cuivre, de plomb et d'argent; il avait établi des papeteries qui fournissaient un papier excellent dont le chapitre de Bourges possède des échantillons par ses anciens registres. Il fut de plus chargé, en 1444, d'une ambassade à Gènes, qui avait pour but de réunir à la France cette ville alors divisée par des factions intestines. Cette mission échoua devant le patriotisme des Génois. Celle qu'il entreprit en 1447, auprès de la cour de Savoie, eut plus de succès. Il s'agissait d'engager le duc Amédée de Savoie, élu pape par le concile de Bâle, à renoncer à un rang usurpé et à reconnaître le souverain pontife, Eugène IV, canoniquement élu par le conclave. Ce schisme divisait l'Europe, et la sagesse de Charles VII s'en alarmait grandement. L'ambassade qu'il députa à la cour de Savoie remplit avec bonheur l'objet de sa mission. Amédée (Félix V) renonça à la tiare, obtint un rang élevé dans l'Église, et laissa le saint-siège au pape Nicolas V, qui venait de succéder à Eugène IV. Ce fut le sujet d'une grande joie pour le roi et pour la France, et la ville de Paris célébra cette

pacification par des fêtes et des réjouissances publiques.

Une circonstance éclatante devait couronner la carrière du riche argentier. Depuis près d'un siècle, la France se débattait, avec des chances diverses, contre l'occupation anglaise. Charles VII avait peu à peu resserré le cercle de l'invasion; un certain nombre de villes avaient été reprises, notamment dans la Normandie, mais l'ennemi était encore maître de Rouen et de Bordeaux. Le sentiment public, de jour en jour plus prononcé, poussait le gouvernement à faire un dernier effort pour chasser la domination étrangère, en commençant par la Normandie, à cause de sa proximité avec Paris. Mais c'était là une entreprise coûteuse, à cause des nouvelles troupes qu'il fallait rassembler, la milice ordinaire étant insuffisante et le trésor épuisé. Un seul homme en France pouvait faciliter ce patriotique dessein: c'était Jacques Cœur. Charles VII eut recours à lui. L'illustre marchand lui répondit: — *Sire, ce que j'ai est vôtre.* Et il lui avança deux cent mille écus.

Bientôt, la campagne commença. La conquête de la Normandie en fut la conséquence. Au bout d'un an, les Anglais, successivement refoulés jusqu'au littoral, étaient vaincus sur tous les points. Charles VII, *la salade en tête, le pavois à la main*, dirigea lui-même le siège de plusieurs villes. Jacques Cœur l'accompagnait partout. Rouen capitula au mois de novembre 1449, et le roi y fit son entrée solennelle, « et en sa compagnie estoit » sire Jacques Cœur, argentier, et le sire de Gaucourt, montez, houssez et vestus comme le dicit » comte de Dunois.

- » Ledit Dunois estoit monté
- » Sur un cheval plaisant à l'œil,
- » Enharnaché, bien appointé
- » Et couvert de velours vermeil. »

La faveur et les richesses de Jacques Cœur étaient arrivés à leur apogée. Il venait de rendre à Charles VII le plus grand service qu'un sujet puisse rendre à son souverain; mû par le même sentiment qui avait arraché du foyer de sa mère la pauvre bergère de Domremy, il avait donné ce qu'il avait à Charles le *Bien Servi*, pour l'aider à recouvrer son héritage; il se reposait, comptant sur l'affection de son maître, sur la reconnaissance de ces seigneurs qu'il obligeait sans cesse de sa bourse et de son crédit, sur l'estime publique qu'il pensait avoir loyalement acquise, ce fut alors que l'envie de ses ennemis, c'est-à-dire de ses obligés (car ils ne firent qu'un), lui prépara une des chutes les plus promptes et les plus complètes dont l'histoire ait fait mention, et que, trahi par les uns, abandonné par les autres, il vit tomber, sous les coups de la haine et de la

(1) Amelgard.

calomnie, ce splendide édifice qu'il devait à son active industrie, à sa puissante intelligence.

Nous rapporterons dans un prochain article les causes de la chute de Jacques Cœur, et les circonstances du procès et de la condamnation de

cet illustre infortuné, ainsi qu'on nommait plus tard le surintendant Fouquet, puissant, comme Jacques Cœur, mais moins innocent et moins digne d'estime que l'argentier de Charles VII.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

SELF KNOWLEDGE.

A desire of knowledge is natural to the mind of man : and nothing discovers the true quality and disposition of the mind more than the particular kind of knowledge it is most fond of.

Thus we see that low and little minds are most delighted with the knowledge of trifles.

An indolent mind, with that which serves only for amusement, or the entertainment of the fancy.

A curious mind is best pleased with facts ;

A judicious penetrating mind, with demonstration and mathematical science.

A wordly mind esteems no knowledge like that of the world : but a wise and pious man before all other kinds of knowledge, prefers that of God and of his soul.

The body is but the house : the soul is the tenant that inhabits it.

The body is the instrument : the soul the artist that directs it.

O ! my soul, intelligent and immortal !

Thou art been too long a stranger for me.

Let me know, that thy self consciousness and faculties will not leave thee with the body, but will follow thee after death, and be the instrument of unspeakable pleasure or torment.

JOHN MASON.

CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

Le désir de connaître est naturel à l'esprit de l'homme, et rien ne révèle plus la vraie qualité et la disposition de l'esprit que le genre de connaissance dont il est le plus avide.

Ainsi nous voyons que les esprits communs et étroits sont satisfaits surtout par la connaissance des choses futiles ;

Un esprit indolent, par ce qui sert à l'amuser ou à distraire l'imagination.

Un esprit curieux est surtout charmé par les faits ;

Un esprit judicieux et pénétrant, parla démonstration et la science mathématique.

Un esprit mondain n'estime rien tant que la connaissance du monde ; mais un homme sage et pieux préfère à toute connaissance celle de Dieu et de son âme.

Le corps n'est que la maison : l'âme est l'hôte qui l'habite.

Le corps est l'instrument : l'âme est l'artiste qui le dirige.

Oh ! mon âme, intelligente et immortelle !

Tu as été trop longtemps une étrangère pour moi.

Fais-moi savoir que la conscience de toi-même et tes facultés ne te quitteront pas avec le corps, mais te suivront après la mort pour être l'instrument d'indicibles plaisirs ou tourments.

LOUISE BADER.

LE CADRE D'ÉBÈNE.

I. — HOMMAGE DE CONVENANCE.

Ton cadeau est-il prêt, Thérèse ?

— Mais non, ces marchands n'en finissent pas ! Je ne connais rien d'ennuyeux comme d'avoir affaire à ces gens-là, à l'époque du premier de l'an ; ils vous manquent presque toujours de parole.

— C'est vrai, ils sont insupportables ! Et moi, ma chère, sais-tu ce qui m'arrive ? Tu te souviens que j'ai acheté pour maman un tabouret en tapisserie ? sujet délicieux, Chasse au cerf, point des Gobelins, un travail immense !...

— Tu l'as acheté tout fait ?

— Bien entendu ! Je comptais seulement remplir le fond en laine blanche ; mais ce fond m'a ennuyée à tel point, que j'y ai renoncé, et l'ai donné à une jeune ouvrière que maman protège ; tu sais... Marie Evrard ? Et voilà que la semaine dernière elle tombe malade ; on croit qu'elle a la

petite vérole ! Mon fond n'est pas rempli, et je ne puis même savoir où il en est, tant je crains le mauvais air.

— Je le crois bien, rien n'est plus dangereux ! Envoie ta femme de chambre.

— Mais c'est aussi dangereux pour elle que pour moi !

— Tiens, c'est vrai ! que je suis étourdie ! »

Cette conversation se tenait, le 31 décembre, dans l'embrasure d'une fenêtre, entre deux jeunes filles, Lucie et Thérèse, pendant qu'au coin du feu, madame de Saint-Luc et le marquis de Mauprat, vieux et sincères amis, rappelaient le passé et se confiaient leurs peines.

« Voilà, dit le vieillard, une époque qui, autrefois, ramenait pour moi de bien vives jouissances. Chez mon père, le premier de l'an était une fête de famille : que nous nous amusions ce jour-là, en présence de nos grands-parents ! Ah ! c'était le

bon temps! Nous nous faisons mutuellement de petits cadeaux qui étaient sans valeur, et dont l'intention seule faisait tout le prix. A travers les soixante ans qui se sont écoulés depuis, je me rappelle encore certain couteau à manche noir, avec grattoir et canif, tire-bouchon même, s'il m'en souvient bien, qui me fit un plaisir infini; sa valeur intrinsèque pouvait être un petit écu, tout au plus : mais ma petite sœur qui me l'offrait, avait étudié mes goûts et mes désirs deux mois à l'avance, et pour l'acheter, elle avait dû sacrifier une bonne partie de ses économies. Ah! le cœur, c'est tout! je ne fais cas que de cela! Hélas!... enfin!...

— A qui le dites-vous? Je préfère une simple pensée qui part du cœur à tout l'éclat de l'esprit le plus brillant. Pour moi, ce premier jour de l'an ne ramène que des images douloureuses! mon fils...

— Pauvre Eugène! Mon Dieu! que je vous ai plainte! et combien j'ai regretté de ne pas m'être trouvé à Paris lors de cet affreux malheur!

— Ah! mon ami, que je souffre! Le souvenir d'un fils perdu est à la fois un trésor et un martyre. On dit que j'ai besoin de distraction? De distraction!... Distraire une mère de la mort de son fils! Ah! ceux qui disent cela n'ont pas d'enfants! Sans doute il faut revenir à la vie positive, effacer au dehors tous les signes de deuil, se refaire un sourire; mais est-ce qu'on oublie? est-ce que Dieu permet aux mères d'oublier? Perdre un fils de trente ans! un fils qui était mon ami, mon soutien, je dirai même mon conseil!

— Mais, chère comtesse, il vous reste Lucie; votre fille est charmante, soit dit sans compliment.

— Oui, elle est belle, elle est brillante, mais ce n'est pas Eugène... » Et la mère mettait une main sur son cœur, traduisant ainsi sa pensée, car elle n'osait pas dire : La différence est là.

« En vérité, ma pauvre amie, vous êtes bien sévère! On vante partout votre fille, c'est à qui l'invitera. L'autre jour encore on me disait : Que nos réunions sont devenues froides depuis que mademoiselle de Saint-Luc a cessé d'y paraître, à cause de son deuil!

— Je sais qu'elle plaît généralement : j'apprécie mieux que personne ses talents, le charme de sa voix, la grâce de son visage, mais tout cela c'est peu pour moi! Je voudrais quelque chose de plus que la foule! Cette beauté, ces avantages, le monde en jouit autant que moi : ce que je voudrais, c'est un peu de ce qu'on ne donne pas à tous. Tenez, je puis bien vous confier cela, puisque nous parlons à cœur ouvert : dans un de ces moments de découragement où la résignation m'abandonne, je regardais avec un secret bonheur ma fille triste aussi : elle ne parlait pas,

elle rêvait; je croyais que le souvenir d'Eugène était là :

« A quoi penses-tu, Lucie?

— Au premier jour de l'an, me dit-elle.

— Et moi aussi, j'y pensais, mon enfant.

— C'est un beau jour!

— Oui, répondis-je, quand on peut se réunir, et quand il ne manque personne...

— Oh! maman, il ne manquera personne, si vous faites vos invitations d'avance.

— Quelles invitations?

— Eh bien, pour la soirée, *comme à l'ordinaire!*

N'avons-nous pas toujours donné une soirée le premier janvier? si vous y manquez cette année, ce sera la première fois.

— C'est vrai, dis-je, et les larmes étouffèrent ma voix, car c'est aussi la première fois qu'à cette époque je ne verrai pas mon fils.

— Pauvre mère! Allons! du courage!

— J'en ai eu! » Je me suis dit qu'à l'âge de Lucie les impressions sont peu durables; qu'elle était sœur, que moi je suis mère... Dès le lendemain, j'ai fait mes invitations, je me suis occupée de ma toilette, j'ai fait préparer mon salon, et demain je donne une soirée. Je suis loin de m'étonner que Lucie veuille se distraire : il y a déjà huit mois.... Du moins, si cette légèreté d'enfant se compensait par de la sensibilité, par quelques épanchements du cœur! mais non, rien! pas un mot! Elle n'omet aucun devoir de bienséance à mon égard, aucune convenance; elle est polie, respectueuse, soumise; mais jamais un de ces mots qui vont si droit à l'âme parce qu'ils en partent. Thérèse est bien jeune, elle n'a que quinze ans, mais je suis sûre que sous cette enveloppe riieuse elle a des éclairs de sensibilité.

— Pas souvent, je crois, car je ne m'en aperçois jamais. Pourvu qu'elle s'amuse, elle n'en demande pas davantage, ni moi non plus. Que voulez-vous? il faut en prendre notre parti : nous autres, vieux parents, nous devons tout faire pour nos enfants sans nous attendre à beaucoup de retour. Je sais qu'au fond Thérèse m'aime beaucoup, cela me tranquillise : quant aux témoignages, je m'estime fort heureux quand on m'admet aux honneurs d'une bourse en perles ou d'une paire de pantoufles : c'est là mon bâton de maréchal! D'ailleurs, peu de caresses, point de prévenances. Recevoir beaucoup, donner peu, c'est le privilège des enfants; aimer quand même, c'est celui des grands-pères, et j'en use.

— Vous êtes si bon! Il paraît que je suis plus exigeante? J'éprouve un vide qui me fait mal! Mon fils m'avait habituée à tant d'abandon. Tout est fini! Cette maladie de langueur qu'Eugène n'a pas pu surmonter lui rendait le monde importun : il n'aimait plus que sa sœur et moi. Lucie était sa distraction : il l'appelait dans les intervalles de ses souffrances, elle le faisait sourire; puis, quand

le mal redoublait, il l'éloignait; moi je venais, et il pleurait. Les âmes s'unissent plus dans les larmes que dans la joie; aussi mon affection que je croyais si forte grandissait chaque jour. Je le vois encore assis dans ce grand fauteuil, le coude appuyé sur cette petite table. Souvent il ouvrait un livre et le refermait à l'instant; son attention ne pouvait se fixer : il n'aimait que le repos, le silence absolu. Je l'ai vu rester des heures entières à contempler une fleur fort simple, fort commune, un *myosotis*, qu'il avait pris en grande affection : il appelait cette fleur sa *petite amie*. C'était une idée de malade; je lui avais procuré de belles plantes dont la vue aurait dû le charmer; mais non, il n'a aimé que celle-là : c'était comme un pressentiment. Il s'attachait à la fleur qui, dit à tous : « Ne m'oubliez pas! »

— Vous l'avez conservée, cette fleur?

— Non, hélas! Bientôt sont venus ces jours affreux où l'on ne se souvient de rien. La fleur a été oubliée, elle est morte faute de soins; on l'a jetée...

— Vous avez dû dans ces cruels moments apprécier le cœur de Lucie? Plusieurs personnes m'ont dit, à mon retour de la campagne, qu'elle avait été excessivement affectée.

— *Excessivement!* Vous l'avez dit. C'était moi qui la consolais. Elle ne voulait plus ni manger, ni sortir : et je paraissais insensible auprès d'une si grande douleur.

Ah! ce qui doit durer n'est pas si violent! A l'âge de ma fille tout est passager, mais on pourrait trouver dans l'affection une délicatesse qui tiendrait lieu de ce qui manque d'ordinaire à la jeunesse.

— Vous en avez été privée?

— Non, je l'ai trouvée, mais dans une étrangère.

— Dans une étrangère?

— Oui, une orpheline : Marie Évrard! vous la connaissez, je crois?

— Elle a travaillé pour ma petite-fille : c'est une gentille enfant! on dit qu'elle est dangereusement malade?

— Oui. Pauvre Marie! Eh bien, elle travaillait chez moi au moment de mon malheur,

je ne puis vous dire combien elle m'a témoigné d'affection. Marie comprenait tout! elle avait un tact, une prévoyance! sa tendresse pour moi et sa reconnaissance lui ont fait trouver des larmes pour mon fils, qu'elle connaissait à peine, et quand j'avais reçu les compliments de condoléance des étrangers, je venais me consoler, en pleurant avec cette enfant, de tout ce verbiage qui perce le cœur. Elle avait des paroles d'une douceur infinie : pieuse comme un ange, elle ne parlait qu'à mon âme, et pour unique preuve de compassion elle priait pour Eugène. »

La conversation en était là, lorsqu'un domestique annonça une visite. Aussitôt madame de Saint-Luc se leva souriante, et l'heure suivante se passa dans un entretien banal, semblable à tous ceux qui remplissent nos salons d'un bruit confus dont il ne reste rien.

II. — HOMMAGE DU CŒUR.

« Ah! ah! vous voici seule encore, belle comtesse! cependant il est neuf heures; je pensais trouver ici quelques invités; mais non! il est vrai qu'on dine si tard! du reste, je ne saurais me plaindre aujourd'hui des nouveaux usages qui nous font prendre la nuit pour le jour, puisque je leur dois le bonheur d'un tête-à-tête avec vous...

— Toujours galant, marquis, répondit madame de Saint-Luc en tendant la main à son vieil ami, qui la baisa avec respect.

— Sans doute! sans doute! on n'est plus jeune *dit-on*, car je n'ai jamais su mon âge, mais le cœur ne vieillit pas.

— Vous avez raison, l'amitié fondée sur l'estime est la seule chose durable.

— Savez-vous que vous étiez bien jeune lorsque pour la première fois j'eus l'honneur de vous voir en Italie?

— J'étais enfant, s'il m'en souvient.

— Déjà fort jolie, madame, et j'ai bonne mémoire.

— Allons! nous voici sur le terrain de la galanterie.

— Je me croyais dans le palais des Grâces?

— Mais, vraiment, c'est délicieux!

— Rassurez-vous, mon aimable voisine, je connais trop votre modestie pour vous faire jamais un compliment : à peine suis-je assez sincère! Eh bien! nous voici donc, après trois cent soixante-cinq jours d'attente, en possession de ce fameux premier de l'an, qui fort heureusement n'arrive, qu'une fois chaque année. S'il revenait seulement aux quatre saisons, j'en mourrais!

— En vérité?

— En vérité! Ce bruit, ces allées et venues, ces visites, ces embarras de voitures, tout cela me fatigue, et je suis de plus en plus convaincu qu'il n'est désormais pour moi de véritable fête que *mon coin du feu*, ou mieux encore le vôtre et *ma petite partie*.

— Vous êtes fatigué?

— Ah! ne m'en parlez pas! Un grand-père se doit à ses enfants d'un bout de l'année à l'autre; mais le jour de l'an c'est bien autre chose!

Ce matin, il y a eu chez moi un déjeuner de famille : nous étions vingt-deux à table.

— Vingt-deux!

— Et encore il me manquait mes deux neveux, le cuirassier et le dragon : ce sont justement ceux

que je préfère; mais l'année prochaine leurs régiments viendront, je crois, à Paris. Pour en revenir à mon jour de l'an, j'ai donc eu ce matin mon déjeuner de famille, puis, à trois heures, un goûter.

— Un goûter?

— Mais, sans doute! pouvais-je faire autrement? les petits enfants ne s'étaient pas amusés le moins du monde au déjeuner; les mamans les faisaient taire! Moi, je les ai réunis autour d'une table couverte de gâteaux, et je leur ai dit: Al-lons, mes enfants, riez, amusez-vous, parce que quand on est vieux on ne s'amuse guère!

— De sorte qu'ils vous ont cassé la tête?

— Nécessairement! mais cela les amusait! Dans l'intervalle, j'avais mené Thérèse chez sa grand-tante, ma belle-sœur, à qui elle devait rendre ses devoirs. A cinq heures je l'ai conduite chez ma cousine qui l'attendait pour dîner: à huit heures je l'ai ramenée chez moi pour faire sa toilette; enfin j'ai été de service toute la journée!

— Mais, du moins, en échange de tant de petits dévouements, avez-vous eu ce matin quelque surprise?

— Mon Dieu, non!... c'est-à-dire, attendez donc... je me souviens maintenant d'avoir entendu Thérèse dire à sa femme de chambre que les marchands étaient bien ennuyeux, je pense qu'il devait m'arriver quelque cadeau; mais ce qui m'a un peu contrarié, c'est que Thérèse, mécontente de n'avoir rien à m'offrir, m'a boudé toute la matinée, mais boudé sérieusement! elle faisait une moue!... je vous avouerai même qu'elle n'était plus du tout jolie!... Mais au fait, les enfants sont des enfants! cela passera bientôt!

— Que vous êtes indulgent! Pour moi, j'aurais été heureuse si, à mon réveil, Lucie m'avait apporté une bagatelle, un rien, le moindre petit ouvrage, une aquarelle, que sais-je? il me faudrait si peu... Elle n'a pas eu le temps apparemment!

— Et puis, il fait froid, on perd nécessairement l'agilité des doigts.

— Vous croyez?

— Ah! j'en suis convaincu! *Autrefois* les jeunes personnes savaient supporter le froid! on les habituait à ne jamais voir le feu. Je me rappelle encore ma sœur, à l'âge de quinze ans, assise bien droit sur un tabouret sans dossier, le plus loin possible de la cheminée; c'était une excellente habitude, et cela contribuait, avec une infinité d'autres choses, à faire des femmes charmantes, et pour preuve, n'avez-vous pas été élevée ainsi?

— Toujours flatteur! mais voyez donc, il est neuf heures et un quart, et Lucie n'a pas encore achevé sa toilette?

— Croyez bien que la toilette est achevée, mais lorsque je suis entré avec Thérèse, elle s'est en-fuie vers la chambre de son amie, et probablement à l'heure qu'il est, ces demoiselles se racontent des histoires. On a tant besoin de babiller quand on est jeune!

Madame de Saint-Luc sonna, et fit dire à sa fille de se rendre au salon.

Lucie entra suivie de Thérèse: toutes deux étaient sérieuses, toutes deux avaient pleuré: les parents ne firent point de questions. A chaque instant la porte s'ouvrait, on annonçait les arrivants. Il fallait être aimable, faire des frais, donner des ordres pour les rafraichissements; Lucie s'occupa fort gracieusement des soins de maîtresse de maison: sa pauvre mère allait de l'un à l'autre, serrant toutes les mains qui s'offraient, disant à chacun un mot bienveillant, mais, de loin en loin, jetant un regard sur un petit cadre placé dans un coin du salon.

Ce cadre, en bois d'ébène, contenait une mèche de cheveux blonds, et la première couronne que son fils avait obtenue au collège: il y avait aussi une signature à peine lisible: « *Eugène de Saint-Luc.* » C'était lui qui, tout enfant, avait tracé son nom au bas de sa première lettre à sa mère.

A minuit on se retira. M. de Mauprat resta le dernier, et se rapprocha de la chervinée. Thérèse voyait avec étonnement les dispositions de son grand-père qui commençait à tisonner d'une façon merveilleuse, réorganisant un petit édifice qui pétillait d'étincelles: déjà elle avait entraîné Lucie vers une causeuse, lorsque le vieillard dit: « Mes enfants, approchez-vous, et venez me conter le sujet de votre tristesse.

Allons, Thérèse, qu'as-tu, ma fille?

— Je n'ai rien, bon-papa.

— Je n'ai rien, bon-papa! C'est juste! c'est ainsi qu'*autrefois* nous commencions tous nos aveux. Voyons, mademoiselle, ne faites pas la méchante, parlez, et soyez gentille. »

L'enfant ne répondait pas, mais elle regardait sa compagne, qui faisait de vains efforts pour retenir ses pleurs: tout à coup une larme tomba sur ses nœuds de ruban rose, puis d'autres sur ses mains.

« Mon enfant, dit avec tendresse madame de Saint-Luc, pourquoi pleurer? n'ai-je pas fait ce que tu m'avais demandé? N'es-tu pas heureuse? Que puis-je faire pour toi?

— Vous avez tout fait pour moi, et moi je n'ai rien fait pour vous! »

A ce mot, qui brisait avec tout l'égoïsme du passé, madame de Saint-Luc connut la force de l'unique lien qui l'attachait à la terre. Elle pressa sa fille contre son sein, et sentit pour la première fois qu'on lui serrait la main avec une

affection presque égale à la sienne. Cependant Lucie se taisait, et sa compagne disait à demi-voix : « Pourquoi ne pas tout avouer ? Laisse-moi lire tout haut la lettre que tu as reçue ce matin ? » Lucie fit un signe affirmatif. Thérèse sortit, et rentra un moment après, tenant d'une main une lettre, et de l'autre un petit pot de fleurs. Elle mit le petit pot dans l'ombre, et ne montra que la lettre qu'elle lut à haute voix :

« Mademoiselle,

» C'est aujourd'hui le premier de l'an : je suis » malade et le serai peut-être encore longtemps ; » le médecin craint la petite vérole, je souffre » beaucoup.

» J'ai bien du chagrin en pensant à la peine » que je vous cause : vous comptiez sur moi » pour achever votre fond de tapisserie, et je » n'ai pas pu vous tenir parole : vous n'avez » donc rien à offrir à madame votre mère ! ce » doit être une bien grande peine.

» Permettez-moi, mademoiselle, de vous pro- » poser un moyen de réparer un peu le mal que » j'ai fait sans le vouloir.

» Vous savez que j'aime madame la comtesse » de tout mon cœur, et ma chère bienfaitrice » me permet de lui témoigner quelquefois un » peu de ce que je sens pour elle.

» Eh bien, mademoiselle, j'étais là quand le » bon Dieu a pris M. Eugène, et j'ai remarqué » que la petite fleur qu'il avait toujours sur sa » table, n'était pas tout à fait morte, comme on le » croyait. Vos domestiques l'ont jetée : moi je l'ai » ramassée, et depuis lors je la soigne, et Dieu a » bien voulu la bénir, car elle est redevenue jo- » lie comme au temps où votre pauvre frère com- » mençait à souffrir.

» Mon intention était d'aller souhaiter la bonne » année à madame votre mère, et de lui présen- » ter cette pauvre fleur, qui n'a d'autre mérite » que d'avoir été regardée par son fils : je vous » l'envoie, mademoiselle, afin que vous la lui » donniez vous-même ; et elle aura double plai- » sir à la recevoir de vous.

» N'ayez pas peur de ce *myosotis*, je ne l'ai » point gardé dans ma chambre depuis que je » suis malade, je ne l'ai pas touché, et quand on » l'a emporté, je l'ai à peine regardé, tant j'avais » peur de vous faire du mal.

» Adieu, mademoiselle, recevez, je vous prie, » mes souhaits, et veuillez agréer l'hommage de » mon respect.

» Votre humble servante,

» MARIE ÉVRARD. »

« Où est le *myosotis* ? demanda la mère.

— Le voici. »

Madame de Saint-Luc prit le pot de fleurs dans

ses mains, et regarda longtemps, bien longtemps la petite amie de son fils. Le *myosotis* avait repris la vie, mais un voile de tristesse l'enveloppait : c'était comme la pensée d'Eugène cachée sous ses feuilles, et la mère pleurait.

Bientôt, se surmontant, elle attira de nouveau Lucie son cœur :

« O ma fille, dit-elle, tu as voulu que je con- » nusse la belle âme de Marie Évrard ? Pour cela, » tu l'es humiliée devant la délicatesse de son hom- » mage : je te pardonne cette froideur passagère » que je t'ai quelquefois reprochée, et, comme » preuve de ma tendre affection, je te donne ce » que j'ai en ce moment de plus cher... Prends ce » *myosotis* que mon fils a aimé, garde-le en sou- » venir d'Eugène et de Marie Évrard. »

Lucie cachait son visage dans ses mains, et le » vieillard la regardait avec un intérêt compatissant, » lorsque Thérèse, se jetant tout à coup dans les » bras de son aïeul :

« Ni moi non plus, dit-elle, je n'ai rien fait » pour vous ! au contraire, j'ai été maussade, bou- » deuse, mais c'est fini, mon petit grand-papa, je » veux être gentille, et je vous offre ce soir la seule » chose que j'aie à moi : ma bonne volonté !

— Viens, chère enfant, viens, mon ange, mon » trésor ! » Et le vieillard embrassait Thérèse, ce » seul mot venait de payer quinze ans de dévoue- » ment et de tendresse.

La pendule sonnait une heure. Les lumières » pâlissaient, le feu s'était éteint, quand ce groupe » si heureux songea à se séparer ; mais l'aspect de » la vie venait de changer pour madame de Saint- » Luc et pour son vieil ami. Ils avaient enfin » trouvé délicatesse et réciprocité d'affection.

III. — TOUT MEURT.

Six années s'étaient écoulées depuis l'humble » don de Marie.

Dans le salon de madame de Saint-Luc, étaient » réunis deux jeunes ménages et le marquis de » Mauprat, courbé sous le faix d'une vieillesse » avancée. Il était tard : c'était encore le premier » janvier, le jour des étreintes.

Trois jolis enfants jouaient sur un tapis : Léonce » et Eugénie nommaient Lucie leur mère, et le bel » André, frais marmot de vingt mois, se roulait » aux pieds de Thérèse, qui l'appelait mon fils.

Deux officiers causaient un peu plus loin : c'é- » taient les neveux de M. de Mauprat, ceux qui, six » ans auparavant, manquaient au déjeuner de fa- » mille. Ces messieurs étaient en effet venus à Paris, » avaient fréquenté la maison de madame de Saint- » Luc, où on les avait trouvés fort bien, le cui- » rassier avait épousé Lucie, et le dragon sa gentille » cousine Thérèse.

« Ah ! dit tout à coup M. de Mauprat, ce jour » me rappelle un épisode qui a eu sur notre vie,

à tous, une heureuse influence! Vous ne savez pas, messieurs, qu'ici, dans ce salon, il y a six ans, on pleurait?

— On pleurait? dit le lieutenant.

— Ah! mon Dieu, oui! La comtesse pleurait, sa fille pleurait, ma petite-fille pleurait, et, qui plus est, moi aussi!

— Vous aussi? Cela devient piquant! Contezenous cela, mon père!

— Volontiers. »

Le marquis prit du tabac, ôta ses lunettes, s'installa de son mieux, et raconta fort au long l'histoire du *myosotis* : il n'oublia aucun détail. Les jeunes femmes tantôt rougissaient, tantôt soupiraient. Ce récit leur rappelait les petites injustices de leur jeunesse, et l'indulgence de leurs parents.

Quand le vieillard eut terminé sa lente et consciencieuse narration, madame de Saint-Luc ajouta quelques mots : elle dit que le *myosotis* avait longtemps gardé une puissance souveraine sur Lucie, et, par contre-coup, sur Thérèse. C'est au point, ajouta-t-elle, que j'en étais presque jalouse : un regard jeté par ma fille sur cette pauvre fleur lui faisait surmonter son indolence ou sa légèreté : on aurait dit que ces feuilles parlaient. Ah! c'est que le souvenir de ceux qui ne sont plus nous rend meilleurs, et Lucie ne pouvait regarder la fleur sans entendre une voix secrète lui dire : « Ta mère n'a plus que toi. » Est-ce vrai, mon enfant?

— Oui, maman, répondit la jeune femme. Jusque-là, j'avais trouvé tout naturel ce que vous faisiez pour moi : depuis, j'ai senti ce que les enfants doivent à leurs parents; mais je n'ai bien compris tout cela qu'après mon mariage; il faut être mère pour connaître un cœur maternel, n'est-ce pas, mon Eugénie? Viens donc, que je t'embrasse...

— Oh! maman, tout à l'heure... c'est que... ma poupée, elle a froid!

Et la petite fille ne se pressait pas.

« Voilà bien l'enfance! dit le capitaine. Recevoir beaucoup, donner peu. Laissez-la jouer, Lucie, elle ne vous comprend pas.

— Vous avez raison, Georges, ma fille ne m'aimera comme je l'aime que dans bien des années! Je l'attendrai. Vous, ma mère, ne m'avez-vous pas attendue? » Une larme de regret brilla dans les yeux de la jeune femme, et sa mère lui serra la main.

Après un moment de silence, ces messieurs ramenèrent la conversation sur le *myosotis* et sur Marie Evrard.

« Mes amis, dit madame de Saint-Luc, cette intéressante orpheline, dont Dieu semblait m'avoir confié l'enfance, est devenue une habile ouvrière. Elle s'est mariée, il y a près d'un an, avec un jeune homme qui, par son travail et sa conduite,

lui assure une existence heureuse, bientôt elle sera mère. Ces dames et moi, nous avons pensé qu'en ce jour des étrennes nous pourrions lui offrir un gage de notre amitié.

— C'est fort bien fait, dit M. de Mauprat.

— Je vous dirai même que j'ai envoyé chercher Marie qui ne se doute de rien, permettez que je la fasse entrer. »

Sur la demande de madame de Saint-Luc, Marie entra. Elle s'avança sans timidité, sans hardiesse, et si touchante par la sérénité de sa physionomie, que personne ne remarqua les ineffaçables traces que la maladie avait laissées sur son visage.

« Ma fille, lui dit affectueusement la comtesse, vous savez combien vous m'êtes chère? Ces dames partagent l'intérêt et l'amitié que je vous porte, et toutes trois nous voulons vous prier d'accepter un léger souvenir : c'est peu de chose, mais c'est notre cœur qui vous l'a destiné, et ce sont nos mains qui y ont travaillé.

— Ces dames sont trop bonnes! Qu'est-ce que j'ai donc fait, mon Dieu! pour qu'on m'aime comme cela? » En parlant, Marie développait avec précaution l'objet qui lui avait été présenté : c'était une robe de baptême, au bord de laquelle d'habiles mains avaient brodé une guirlande de *myosotis*.

A la vue de ces fleurs, les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes.

« Ah! madame, dit-elle, jamais je n'oublierai cela!

— Vous avez raison, mon enfant, répondit M. de Mauprat. Ce qui vient du cœur reste dans la mémoire. Et moi aussi, je veux que vous acceptiez quelque chose de moi; je serai parrain de l'enfant.

— Oh! monsieur, que je vous remercie!

— Et, si madame de Saint-Luc le permet, je choisirai la marraine?

— Mon ami, je ferai tout ce que vous voudrez, » répondit en souriant madame de Saint-Luc; puis un nuage passa sur son front, et, d'une voix troublée, elle dit bas à Marie :

« Si vous avez un fils, nous l'appellerons Eugène.

— Ah! madame, c'était mon seul désir, dit la jeune épouse; mais j'aurais craint de vous faire de la peine.

— Au contraire! c'est une consolation pour moi de voir une belle âme porter ce nom, et j'espère que votre fils aura l'âme de sa mère. »

Marie remercia avec effusion; en se retirant ses yeux se portèrent sur le cadre noir qui renfermait la couronne et les cheveux d'Eugène, et elle aperçut les feuilles jaunes et desséchées du pauvre *myosotis*.

M^{me} DE STOLZ.

SOUVENIRS DE SUISSE.

Sans doute la Suisse est encore belle : elle a toujours ses glaciers où le soleil se mire, ses montagnes drapées de verdure et couronnées de nues, ses lacs aux lointains horizons, ses vallées riantes et gracieuses, ses chalets paisiblement assis au bord de quelque ruisseau, ses forêts de sapins blanchis sous la neige, et reverdisant au premier soleil de mai, quand la nature, dépouillant tout à coup son linceul, se montre à nos yeux riche de jeunesse, de fraîcheur et de vie !... Mais la beauté n'est pas toute dans la forme, elle tient bien plus pour les pays, comme pour les hommes, au caractère, au cœur, à l'esprit ! Hâtez-vous, voyageurs, si vous voulez retrouver chez les peuples un souvenir de leur ancienne physionomie. Les mœurs où se traduisait leur âme, les coutumes où se perpétuait leur nationalité, les costumes eux-mêmes, taillés à la hauteur et à la forme des idées, vont disparaissant chaque jour ; la Suisse elle-même, malgré ses hautes montagnes, n'a pas échappé à la banale mode qui efface l'un après l'autre ses plus poétiques souvenirs. A peine quelques cantons reculés, les trois premiers confédérés surtout, Schwitz, Uri, Unterwald, fidèles à leur passé, l'ont-ils conservé sans mélange de nouveauté. Là, tout est encore en harmonie, les hommes et les choses ; ces robustes campagnards, à la large et joviale figure, aux formes athlétiques, à l'abord franc, au salut amical, à la voix grave et sonore, que vous rencontrez sur la route d'Einsidlen ou d'Altorf, vont bien avec leurs montagnes sauvages, habitées par les aigles et les chamois.

Mais, à mesure que vous vous avancez vers la France, le cachet primitif s'affaiblit, les grandes lignes s'effacent : quelque chose d'indécis et de vague s'annonce de toutes parts ; c'est l'imitation qui commence, c'est la lutte de la vieille Helvétie avec la moderne Suisse.

La Suisse, au sortir de cette fusion, reparait plus jeune et plus brillante.... mais sa couronne de fleurs vaut-elle ses cheveux blancs !... L'émotion appartient au souvenir : notre cœur se rattache à tout ce qui nous a devancés : qui d'entre nous ne s'incline devant des ruines, tandis qu'il n'a qu'une admiration froide pour tout ce qui date d'hier !

Parmi les villes suisses, où naguère encore le voyageur ému pouvait remonter par degrés jusqu'au cœur d'un autre âge, se plaçait tout d'abord Fribourg. Bâtie en 1178, par Berthold, duc de Zähringen et margrave de Bade, elle se passionna tellement pour l'indépendance, qu'elle

adopta dès son berceau le nom de *ville libre, freiburg*. Toutefois, ce sentiment de la liberté ne l'empêcha point de tomber sous le joug, quand la fameuse maison de Hapsbourg, en donnant des empereurs à l'Autriche, prépara des tyrans à l'Helvétie (1273). Mais ici par des luttes, là par des négociations, toujours par des efforts héroïques, elle regagnait chaque jour quelques-unes de ses prérogatives ; quand Charles le Téméraire vint lui offrir l'occasion de les reconquérir toutes à la fois.

En présence du danger commun qui menaçait la Suisse, Fribourg demanda un rang dans la ligue helvétique ; et dès lors, faisant partie de la confédération, elle se prépara à la soutenir dignement. Cependant, le Bourguignon avait déjà envahi son territoire : Morat allait succomber, quand, par un effort désespéré, les Fribourgeois ramenèrent tout à coup la victoire dans leurs rangs (1476).

Par un singulier usage, la veille de la bataille, les Suisses et les Bourguignons, après avoir réuni leurs chiens et les avoir rangés en bataille, les lancèrent les uns contre les autres, les excitant de leurs gestes et de leurs cris. Ces fiers animaux semblèrent comprendre que le sort de deux peuples dépendait de leur lutte. Haletants, l'œil enflammé, la gueule sèche, ils s'attaquaient avec rage, se déchiraient les entrailles ; terrassés, se relevaient plus terribles ; et, saisissant entre leurs dents leur redoutable adversaire, ils le traînaient tout sanglant, jusqu'à ce qu'ils le sentissent sans vie.

Le féroce courage déployé dans ce combat fut égal dans les deux camps ; cependant, vers le soir, les chiens de Bourgogne couvraient de leurs cadavres le champ qui s'étend du lac à la ville ; et, voyant les leurs victorieux, les Fribourgeois augurèrent bien, dit un historien de l'époque, de la bataille du lendemain.

Il est curieux de lire dans cette chronique le récit de ce mémorable événement.

« Et ainsi un samedi, dit-elle, le grand matin, qui était le jour des dix mille martyrs, il fut résolu et décidé unanimement que chacun commencerait par entendre la sainte messe, et par implorer la grâce et la bénédiction de Dieu ; puis, déjeunerait et se préparerait au combat.

» Mais il se trouva plus d'un homme de bien qui ne voulut manger ni boire, jusqu'à ce que les affaires fussent terminées. Sur cela, vinrent les braves et honnêtes gens de Zurich, avec leur bannière et toutes leurs forces ; ils étaient très-fatigués, car ils avaient marché jour et nuit ; et

aussi il avait plu toute la nuit, et les chemins étaient gâtés, et il pleuvait encore beaucoup le samedi; de sorte qu'ils furent obligés d'en laisser derrière eux, dans les bois, plus de six cents, qui ne pouvaient plus avancer, tant ils étaient fatigués! Cependant, ils arrivèrent aussi ensuite et se rangèrent avec les autres, ne voulant point qu'on retardât ni s'arrêtât pour eux, ce dont on doit leur tenir grand compte, et ne jamais l'oublier.

» Ainsi, sur-le-champ, on fit une avant-garde, et on y rangea ceux de Thun et d'Entlibuch avec leur bannière, et une belle troupe choisie de tous les autres Suisses, et on en donna le commandement à Jeau de Hallwil, très-brave chevalier, bourgois de Berne.

» Et lorsqu'on se vit des deux côtés, et que quelques-uns des premiers commencèrent à escarmoucher, chacun des Suisses, suivant l'exemple de leurs aïeux et leurs bonnes et anciennes coutumes, s'empresse à dire, les mains élevées, cinq *Pater noster* et *Ave Maria*, pour la passion de Notre-Seigneur, et aussi pour les dix mille martyrs; ce qui se fit avec une grande dévotion par cinq fois.

» Et ainsi d'abord après commença l'attaque; et on tira de part et d'autre avec de grosses coulevrines et autres machines, dont quelques-uns furent mal accommodés; et les Suisses avancèrent avec grand courage, et arrivèrent à une haie que l'on ne pouvait passer, et il fallut se retourner et percer de côté, par un chemin étroit où nous fîmes quelques pertes.

« Et ainsi chacun marcha valeureusement contre le camp du duc de Bourgogne, et les siens se mirent à fuir; mais on les poursuivait, et massacrait tout ce qu'on pouvait attraper, et le désordre fut si grand parmi eux, que de crainte et d'épouvante ils se jetèrent dans le lac, et tout le rivage en était couvert, tellement qu'on ne pouvait les compter; et ceux qui étaient dans la ville, voyant ainsi de loin courir les Bourguignons, poussèrent des cris de joie, pensant bien qu'ils étaient vaincus.

« Beaucoup de grands seigneurs, superbement équipés eux et leurs chevaux, se jetèrent dans le lac, espérant le traverser à la nage. Ils jetaient leurs armes, ornements, et tout ce dont ils pouvaient se débarrasser pour prolonger leur vie; mais ceux qui n'étaient pas tués, après s'être longtemps débattus dans l'eau, s'enfouaient misérablement. Ce spectacle était pitoyable; mais leur orgueil avait bien mérité cette vengeance du Tout-Puissant. C'est pourquoi les bons Fribourgeois et autres gens de bien doivent se garder de tout orgueil inutile et demeurer dans l'obéissance aux commandements de Dieu, ce que faisant, tout leur réussira.

« Il y en eut aussi de percés sur les arbres, où

leur grand effroi les avait fait grimper, et ils furent obligés d'apprendre ainsi à *voler sans plumes*. Il y avait aussi parmi eux des femmes armées; mais lorsqu'on les reconnaissait, on ne leur faisait aucun mal.

« Et les Bernois et leurs alliés, avec toutes leurs bannières, restèrent dans le camp du duc, où il y avait de grands biens en or, en argent, en habits et autres choses précieuses; mais les braves qui étaient occupés à se battre en ont eu fort peu: ce sont des drôles et des coquins qui ont presque tout emporté. »

Outre leurs trésors, dit une autre chronique, les Bourguignons avaient laissé tous leurs os sur le champ de bataille, si bien que Bernois et Fribourgeois, avec tous les autres confédérés, voulurent laisser à la postérité un souvenir de leur glorieuse victoire, et en s'avancant de Morat vers les bords du lac, on apercevait une haute pyramide blanche; c'était un monument élevé avec les ossements des vaincus.

En 1798, la pyramide funèbre de Morat existait encore: elle fut renversée par les Français lorsqu'ils envahirent la Suisse; plus tard, en 1822, Fribourg et Morat, jalouses de leur antique gloire, firent placer au même endroit un obélisque de pierre, voulant ainsi perpétuer le souvenir de leur victoire et de la défaite de huit mille Bourguignons.

Rien n'est pittoresque comme la position de cette ville de Fribourg. De quelque côté qu'elle se présente, c'est toujours sous un aspect étrange, inconnu, qui n'appartient qu'à elle: aucune homogénéité dans ses quartiers; aucune suite dans ses lignes.

Que de surprises vous attendent, si, par une belle matinée de mai ou de septembre, vous suivez la route de Berne à Fribourg! Au sortir de la ville diplomatique (Berne est le siège de presque tous les ambassadeurs députés par l'Europe à la Suisse), vous vous étonnerez de la grandeur du tableau. C'est un paysage plein de richesse, d'ordre, et de calme. Au loin s'élèvent, comme une armée de géants, les glaciers que le soleil fait scintiller: à leur pied s'étendent d'immenses champs dont la végétation atteste la fécondité; au milieu de la campagne, à quelques pas de la route, de larges maisons blanches aux volets verts, bien confortablement assises au milieu d'un parterre, où légumes et fleurs font le meilleur ménage; ou bien des chalets, tantôt en sapin, tantôt en chêne, mais où la galerie dentelée et le national volet vert n'ont jamais garde de manquer.

Le canton de Berne est l'un des mieux cultivés, et partant l'un des plus riches de la Suisse. L'industrie agricole y a merveilleusement secondé la fertilité du sol. Le Bernois est fanatique du travail; là où partout ailleurs il faut un se-

cours étranger, il n'a recours qu'à sa force; il laboure lui-même son champ, porte lui-même ses fardeaux, traîne lui-même sa charrette; aussi les autres cantons ont-ils consacré l'ardeur au travail de leurs confédérés par ce dicton proverbial : « Partout où il faudrait un âne, on rencontre un Bernois. » La naïveté seule a-t-elle dicté cette formule d'admiration ?

Mais entendez-vous ce son métallique et plaintif qui jette je ne sais quelle douce et mélancolique impression dans l'âme et prête aux scènes qui nous entourent un nouveau sentiment de vie!... Nous sommes à la Sainte-Gine, c'est la cloche de la chapelle... elle sonne l'Angélus, le salut de la terre au ciel. Écoutez un instant ce touchant et sublime colloque.... car la voix qui répond de là haut va résonner dans votre cœur!... Voyez comme aux premiers accents envolés dans la nue, une pensée pieuse a saisi tous les braves campagnards que nous rencontrons!... Celui-ci reste immobile sur le seuil de sa porte, joignant les mains et découvrant sa tête blanche... ceux-là, répandus dans les champs, laissent tomber la faucille; tous élèvent leurs regards vers le ciel : tout à l'heure quand ils vont reprendre leur travail, ils se sentiront au cœur une énergie nouvelle! Bénie soit cette cloche qui apporte une espérance... qui réveille un souvenir!...

Sainte-Gine est la frontière de Berne et de Fribourg; c'est au milieu du pont jeté sur la petite rivière qui donne son nom au village, que chacun des deux cantons arrive à la limite de son territoire. Ce pont franchi, vous voyez brusquement changer la scène.

Le paysage, les maisons, les chalets, les hommes eux-mêmes vous présentent ici un autre type. Sur la route de Berne, vous avez reconnu toujours l'ordre, le soin, une recherche extrême; la préoccupation s'est attachée au sol, au bien-être; elle a pour ainsi dire poétisé le positif, tandis que,

dans les campagnes de Fribourg, les allures sont plus vagues, plus indépendantes; un caractère de bonhomie règne sur toutes les physionomies; les chalets y sont moins soignés, les habitations moins riches, mais elles y sont plus riantes, plus pittoresques. Si l'on personnifiait Fribourg et Berne, la première serait artiste, la seconde grande dame.

Au sortir de la Sainte-Gine, un bois épais de sapins borde longtemps la route, laquelle gravit péniblement une haute colline que les voyageurs montent presque toujours à pied. Ce n'est pas ici encore que se fait sentir toute l'originalité du canton de Fribourg. Cette route est sérieuse, il y a quelque chose d'imposant et de solennel dans la présence de ces grandes forêts, chantant une harmonie lugubre, ou exhalant à demi-voix de douloureuses plaintes, soit que le vent vienne pleurer sous leurs mystérieux ombrages, soit que leurs hautes cimes s'inclinent mollement sous la brise du soir. Mais, à peine arrivé au sommet du coteau, voilà tout à coup que le tableau change. A la lisière du bois vous attendent les scènes les plus gracieuses, les plus animées; cette transition est subite et rapide comme celle du sommeil au réveil sous le resplendissant éclat du jour!

Au loin, d'immenses prairies où les fleurs et le gazon se pressent et se confondent; tout le long de la route des haies sauvages; de riches troupeaux de vaches, épars dans les campagnes. Au lieu de fuir au roulement de la voiture ou au bruit de vos pas, les bonnes bêtes, se hâtent vers le chemin; s'arrêtent tout à coup, relèvent la tête, fixent sur vous de grands yeux ébahis... et, quand vous avez passé, vous suivez longtemps du regard. Ce tableau paisible réjouit doucement l'âme du voyageur; et souvent au milieu des fêtes et du tumulte du monde, l'esprit aime à se reposer dans ces souvenirs de calme et de tranquillité.

LOUISE BADER.

LA FIANCÉE GAULOISE.

I

« Évella, tu as pleuré ?

— Mon père, j'étais si heureuse avec vous...

— Pauvre lierre, tu as pu jusqu'ici t'appuyer sur moi et verdoyer sur ma vieillesse! Aujourd'hui mon pied chancelle; mes yeux ternis ne te voient plus qu'à travers un nuage. Je ne veux pas te laisser seule dans une tribu qui n'est pas la nôtre.

— Toujours ces noires idées! mon père m'afflige en parlant ainsi.

— C'est là mon tourment, ma fille, et si tu

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. 5^e SÉRIE. — N° III.

choisis aujourd'hui ton époux, je ne craindrai plus de mourir.

— Aujourd'hui!

— Ne t'ai-je pas accordé les vingt nuits (1) que tu me demandais? Il est temps. Nous ne sommes plus dans la riche Arvernée (2), au milieu de nos

(1) Les Gaulois comptaient par nuits en l'honneur de Pluton, dont ils prétendaient descendre, dit César, ou plutôt par un souvenir des traditions antiques.

(2) Aujourd'hui l'Auvergne.

parents : je ne te laisserai pas seule dans une tribu lointaine.

— Encore cette pensée...

— Ne t'afflige pas, mon enfant. Qu'est-ce que la mort pour nous qui croyons si ardemment à une immortelle vie ? Mes pères m'appellent dans la terre des esprits : j'entends leurs voix dans les ténèbres. Cette nuit même encore, j'ai vu le brave Celtill, mon malheureux ami. Ma fille, avant que le soleil ait disparu derrière les arbres du Noir-Bocage, il faut que tu aies choisi. »

Ces paroles furent prononcées avec un ton d'autorité qui ne surprit point Evella. Le vieux Roxur était bon, mais inflexible quand il croyait remplir un devoir, et, comme tous les Gaulois, la résistance allumait aisément sa colère.

Evella, plus d'une fois, avait vu des enfants et des jeunes gens traités cruellement pour de légères fautes. Aux dernières neiges, un chef du voisinage s'était même emporté jusqu'à frapper de mort l'ainé des siens. Le malheureux jeune homme touchait au jour où la loi lui donnait des armes et le faisait citoyen. La famille, déjà invitée pour cette fête, ne se réunit que pour ses funérailles. Instruite par ce terrible exemple, et par la vue de ces mœurs sauvages, Evella baissa la tête et promit d'obéir. »

Le vieillard se sentit mal à l'aise en face de la respectueuse douleur de sa fille, et voulut se retirer. S'appuyant sur l'espèce de claie de branchages qui servait de paroi à sa demeure, il se traîna à la porte pour s'y chauffer au soleil d'automne. Evella courut à lui pour guider ses pas, et quand il se fut assis, près du seuil, sur un tronc de hêtre, elle baisa ses cheveux blancs avant de rentrer.

II

Cependant des serviteurs préparaient le repas solennel. Les uns étendaient en face de la grande cabane, sous de larges aulnes, des peaux de loups et de chèvres, où les convives devaient s'asseoir. On entendait les cris aigus des porcs qu'on égorgeait ; des feux s'allumaient çà et là pour en rôtir les chairs embrochées dans des gaules, ou pour cuire d'autres viandes qu'on approchait de la flamme dans des vases de terre. Les serfs qui gardaient les troupeaux avaient choisi les chevreaux et les agneaux les plus délicats ; et, comme Roxur avait appris à quelques-uns à semer du froment d'Arvernie, on les voyait en broyer les grains entre deux pierres pour le réduire en pâte et le cuire sous la cendre. Un vieux serviteur arverne présidait à ces apprêts.

Six guerriers, trop pauvres pour avoir serfs ou clients, et qui s'étaient donnés à l'étranger plus riche, suivaient d'un air avide et curieux les mouvements de tous.

« Voyez donc ces fainéants ! s'écria l'un des serviteurs arvernes, avec leur peau tatouée de raies bleues, leurs cheveux rouges, leurs casques à cornes et leurs casse-tête de pierre, ils ont l'air de tout pourfendre, et tandis qu'on se bat partout en Gaule, ils ont eu soin de rester dans le pays pour éviter les Romains, et de se mettre au service d'un vieillard pacifique pour fuir la guerre... »

— Chiens d'esclaves ! dit l'un des parasites, est-ce à vous d'insulter un homme libre ?

— Misérables Arvernes ! s'écria un second ; si vous n'êtes pas restés dans votre pays, c'est qu'on vous en a chassés ! »

La dispute s'échauffant, ils auraient fini par en venir aux mains, si Evella, vêtue d'une longue robe blanche, les bras nus, son collier d'or au cou, les cheveux rejetés en arrière et retenus par un cercle d'argent, ne leur eût apparu comme une druidesse des îles, ou une fée des forêts.

« Mon père vous entend et m'envoie vous menacer de sa colère. Toujours des querelles, toujours des rixes ! Selmo, ajouta-t-elle en se tournant vers l'intendant, je croyais que vous m'épargneriez de pareilles scènes en un tel jour ! »

Comme elle allait rejoindre son père, un homme sorti d'un taillis voisin se jeta aux genoux de la jeune fille.

« Ne craignez pas, lui dit-il, c'est le pauvre Hulmi qui vous offre son cadeau de noces. Vous avez été bonne pour lui quand tous le méprisaient. Recevez ces fleurs et ces oiseaux. »

Le visage mutilé par le Vercingétorix (1), pour une faute qu'on ignorait, Hulmi vivait dans l'abandon et le mépris de tous. Evella avait eu pitié de sa misère ; il s'en montrait reconnaissant.

Elle reçut ses deux tourterelles et ses fleurs avec un sourire : « Bonne Evella, lui dit-il, puissé-je vous apprendre une heureuse nouvelle : le barde Alfyrnor est revenu de la guerre ; le jeune Holdir le quittait peu, qui sait si... »

A ce nom Evella rougit et parut troublée.

« Je sais qu'il vous aime, ajouta Hulmi, il est bon comme vous, il vous rendrait heureuse ! »

En disant ces mots, Hulmi s'enfuit, et laissa la jeune fille à son émotion, tout à coup elle pensa défaillir : le barde Alfyrnor était debout près de son père !

« Mon père, lui cria-t-elle, vous avez devant vous un ministre des dieux : le frère de Camulogène ! »

(1) Le dernier chef gaulois qui ait fait à César une sérieuse résistance. C'est le plus beau caractère de cette histoire et nous ignorons son nom. Cingétorix, signifie capitaine de cent hommes : on ne sait pas au juste le sens que la syllabe initiale y ajoutait : Vercingétorix, comme Brennus, n'a donc légué qu'un titre vague à notre admiration.

A ces mots, le vieillard se lève avec respect, appuyé sur le bras de sa fille, et offre sa demeure au barde.

« Que mon hôte se repose sur ce lit de feuilles sèches pour se délasser du voyage, et prenne un peu de ce vin qu'un Gaulois d'au delà des Alpes est venu me vendre, malgré la guerre, au fond de la terre des Essui. »

Le barde vida la corne qu'on lui tendit et remercia Roxur.

« Ma fille doit aujourd'hui choisir un époux ; quand il se sera reposé, mon hôte viendra, je l'espère, s'asseoir au festin.

— Alfyrnor est bien triste pour un tel jour. Ignorez-vous nos derniers malheurs ?

— Roxur, reprit le vieillard, ne voulait pas interroger son hôte, avant d'avoir bu dans la même coupe au repas de la famille. Puisque le sage des nuits a parlé le premier, quelles nouvelles apporte-t-il de l'armée de Camulogène ?

— Mon frère n'est plus, et ses guerriers l'ont suivi dans la tombe.

— Tous ? interrompit Evella d'une voix étouffée.

— Presque tous.

— Et Holdir, votre fils adoptif et votre élève ? demanda Roxur à son tour.

— Il est blessé !

— Il respire donc encore ! » dit Evella dans un élan de bonheur que ne put contenir ni la crainte de son père, ni le respect pour le druide.

Un éclair de joie passa dans les yeux du barde.

« Alors mon hôte ne sait pas quand Holdir reviendra ? » demanda Roxur d'une voix qu'il cherchait à rendre indifférente.

— Je vous ai dit qu'il est blessé. » Et le barde fixait sur le père et la fille ses yeux perçants, comme s'il cherchait à surprendre leurs plus secrètes pensées.

« Il est blessé, s'écria Evella, et vous l'avez quitté ! » Puis, rouge et confuse de sa hardiesse, elle jeta les yeux sur son père : le visage du vieillard était triste et sévère : il s'assombrit encore lorsque le barde justifia sa conduite par la volonté des dieux : perdant alors l'espoir de revoir Holdir, et toujours frappé de l'idée de sa mort prochaine, Roxur dit avec fermeté :

« Ma fille, tu connais ma volonté : rien n'est changé, prépare-toi à m'obéir.

III

Evella, prête à défaillir, se traîna jusque dans la partie de la demeure qui lui était réservée. Elle ne devait pas même y goûter le triste bonheur de pleurer en liberté. Sa nourrice était là, vieille Arverne que le plus riche des soupirants de la jeune fille avait gagnée par des présents.

« Le druide de la Pierre-Blanche est sous ce

toit : savez-vous, ma fille, qu'il porte partout avec lui je ne sais quel pouvoir magique et fatal ? »

La jeune fille ne répondait pas.

« Savez-vous ce que c'est que la Pierre-Blanche ? continua la vieille infatigable.

« La Pierre-Blanche, ma fille, est un grand dolmen qu'on aperçoit comme un point grisâtre au-dessus des bois où naît la Cance. On dit que de là l'on voit à ses pieds les plus hauts arbres de la forêt de Frévent (1) ; puis à droite, en face et à gauche, l'œil parcourt une demi-courbe immense : à droite, ce sont les rocs en ruines de Prémontré, plus loin, le camp de César, tracé l'autre hiver par la légion de Roscius, puis les murs bleuâtres de la cité des Essui. Plus à gauche, l'aride bruyère de la Coudraie dans sa longueur, enfin le lac de Viguy et les murs d'Argentan. En face, le Noir-Bocage que la Cance entoure, et à gauche les hauteurs du Champ-de-la-Pierre. Mais la nuit on n'y voit que les fantômes plaintifs des malheureux que les druides ont immolés à Hésus et à Teutatès (2). Leurs ossements blanchis entourent le dolmen, et personne n'a encore osé voir de près cet autel plein de mystère et d'horreur. On mourrait. Les anciens citent le nom d'un profane qui n'a pu résister à sa curiosité : jamais il n'a reparu. J'ai connu des vieillards qui le soir avaient vu plus d'une fois, après le coucher du soleil, son ombre s'approcher en gémissant des rocs nus de Prémontré, et tendre les bras du côté du village où il avait laissé sa fiancée...

Ce récit, qui dans un autre moment eût frappé l'imagination d'Evella, ne faisait que brui-er à son oreille et glissait sur son âme. La nourrice s'en aperçut, car elle lui dit avec animation :

« Mais, c'est d'Holdir que je vous parle, car enfin, le druide de la Pierre-Blanche, c'est ce barde, c'est son maître : il a dû lui apprendre des secrets terribles ! Pour moi, je ne voudrais pas épouser l'élève d'un druide : j'aurais peur de trouver du sang sur ma joue, quand il me donnerait, le soir, le baiser du retour.

Il est vrai qu'après avoir été longtemps poète religieux et guerrier, le frère de Camulogène avait reçu du grand collège des druides, situé chez les Carnutes, non loin du pays des Essui, le droit d'immoler des victimes et de cueillir le gui des chênes. Mais il n'avait jamais fait tomber d'homme sous le couteau sacré, ni brûlé des malheureux dans des paniers d'osier.

La jeune fille imposa du regard silence à sa nourrice :

« Malheureuse, ajouta-t-elle, serait-ce à vous à parler mal d'Alfyrnor, vous qu'il a guérie par la

(1) Quelques-uns de ces noms sont postérieurs, les anciens noms étant inconnus.

(2) Le Mars et le Mercure gaulois.

vertu de ses herbes et de ses prières. Il n'offre aux dieux que des fruits et des agneaux; tout le monde l'aime, et, s'il était aussi cruel que vous le dites, sachez qu'Holdir ne serait pas son élève. En tout cas, jamais Evella ne sera la femme de Milvir.

— Je ne crois pas que vous épousiez non plus Holdir, répondit la nourrice avec aigreur.

— Qu'en savez-vous ?

— Mais il vous faut choisir un époux aujourd'hui même, et Holdir n'est pas là.

— Je l'attendrai !

— Quoi ! malgré votre père ! »

Ces mots rappelèrent Evella au devoir, et, pour commencer le sacrifice qu'exigeait d'elle la soumission à la volonté de son père, elle prit sur une planche informe qui lui servait de table quelques fleurs desséchées.

C'était un bouquet, dernier présent d'Holdir.

Il y avait au milieu de la pièce quelques tisons encore allumés, dont la fumée s'échappait par le milieu du toit entr'ouvert : elle s'en approcha.

« Qu'allez-vous faire ? lui dit la nourrice.

— Vous ne me reprocherez pas de désobéir à mon père, puisque je détruis, pour lui plaire, jusqu'à ce frère souvenir. »

En disant ces mots, elle jeta les fleurs au feu; puis, elle les regarda brûler avec émotion. A la fin, ne pouvant se maîtriser plus longtemps, elle fondit en larmes : « Vous êtes une méchante femme, » dit-elle à sa nourrice, et elle courut chercher du calme auprès de son père.

IV

La vieille Arverne ne tarda pas à l'y poursuivre encore : « Maître, dit-elle à Roxur, de grands malheurs nous menacent !

— Ta voix crie me rappelle depuis longtemps l'orfraie; elle est sinistre comme elle.

— Vaut-il mieux laisser brûler sa demeure, que de porter au maître une nouvelle qui lui déplaît ?

— C'est bien. Parle : quel est ce nouveau danger ?

— Le barde Alfyrnor est puissant : les fées lui obéissent et ses dieux sont implacables.

— Le barde Alfyrnor est mon hôte et mon ami.

— Il entoure la demeure d'un cercle magique. Je l'ai vu tourner trois fois alentour comme un fantôme, une baguette de coudre à la main; puis, prenant le sentier qui mène à la Cance, il a fait entendre le sifflement d'un serpent d'Arvernie, l'œil fixé sur les taillis de l'Écria (1); enfin, je l'ai vu tracer sur le sentier des caractères inconnus. C'est un sort qu'il nous jette, malheur à nous ! »

Sans être aussi effrayé que la nourrice, Roxur désirait s'expliquer ces mystères : il se dirigea du côté de la rivière, appuyé sur le bras de sa fille. Écartant les branches de la haie, dont la végétation luxuriante obstruait l'étroit passage ouvert sur le sentier, Evella crut voir un jeune guerrier s'enfuir à leur vue et disparaître dans les taillis :

« Mon père, un jeune homme était là...

— Quelqu'un des serviteurs peut-être...

— Non, c'était un guerrier : j'ai vu sa riche armure étinceler au soleil.

— Un des jeunes gens qui doivent s'asseoir à ma table a peut-être voulu se glisser inaperçu...

— Dans quel dessein ?

— Qui sait si Milvir n'a pas prié le barde d'interroger l'avenir !...

— Milvir ! s'écria la jeune fille. Enflé de ses richesses, il dédaignait Holdir; je choisirai, mon père, puisque vous l'ordonnez, mais ce n'est pas à lui que je présenterai la coupe. »

Ils étaient arrivés à l'endroit du taillis où le guerrier avait été aperçu : des lignes mystérieuses étaient tracées sur la terre à demi humide du sentier. Evella eut beau les considérer, elle ne put les lire.

Les caractères latins étaient connus des Arvernes : le Vercingétorix savait même la langue de Rome, et avait échangé des lettres avec César, dans le temps que le proconsul paraissait encore le protecteur et non le conquérant des Gaules. Comme lui, Roxur entendait la langue des vainqueurs : il connaissait même les caractères grecs de Massilie (1); mais ses yeux presque éteints ne pouvaient saisir les linéaments qu'il avait devant lui.

« Ma fille, dit-il en tendant à Evella sa main tremblante, peux-tu me les retracer ici lettre à lettre ? Prête tes yeux à ma vieillesse, et nous percerons peut-être à nous deux l'obscurité de ces mots. »

La jeune fille obéit, et son doigt délicat se promena huit fois sur la main que son père tenait ouverte.

« Kared oud ! s'écria Roxur; ma vieille expérience ne m'avait pas trompé. Un jeune homme a consulté le barde et tu entends sa réponse.

— Je ne l'ai pas comprise, mon père.

— C'est le dialecte de l'île Blanche (2); il diffère un peu du nôtre, mais c'est la même langue et tu devrais l'entendre. »

Le vieillard répéta l'inscription, et cette fois une légère rougeur couvrit les joues d'Evella :

« Tu es aimé ! Evella n'a donné à personne le

(1) Marseille.

(2) Albion. Les Bretons de nos jours, venus de l'Angleterre au cinquième siècle, parlent encore cette langue de nos ancêtres.

(1) Nom d'une jetée qui subsiste encore.

droit de lire dans son âme, et quel que soit l'homme dont Alfyrnor ait parlé... » Puis, s'interrompant tout à coup, elle s'écria : « Mais si ce guerrier était Holdir ! »

— Enfant, répondit Roxur, laisse-là les rêves, et ne songe plus qu'à l'obéissance et au devoir. »

Une vague espérance se glissait dans le cœur d'Évella, mais ce n'était que pour le déchirer. Car elle n'osait y croire, et ce doute augmentait pour elle l'horreur du moment qui s'avavançait.

V

Bientôt on entendit le bruit d'un char gaulois s'avavançant dans le chemin creux et rude qui venait d'Argentan, ville située comme aujourd'hui, sur les bords de l'Olène (1) ou rivière lente : c'était le char de Milvir, le plus riche des jeunes gens qui recherchaient Evella. Le galop d'un cheval résonna bientôt à son tour du côté de la ville mystérieuse de Gult, dont il ne reste plus qu'un vague souvenir et des traditions étranges. Enfin, neuf ou dix cavaliers se trouvèrent réunis devant le seuil de Roxur, ayant chacun à leur suite des serviteurs qui portaient des présents.

Plusieurs de nos rivières roulaient encore de l'or parmi le sable et les cailloux de leurs lits, et, débordées, en déposaient des parcelles sur les champs ou les prés qu'elles avaient inondés : on les recueillait pour les laver, les fondre et en faire des colliers et des bracelets, des anneaux et des ceintures ; ce furent des ouvrages de ce genre que la plupart offrirent à Roxur.

Tout à coup, vêtu d'une longue robe blanche bordée de pourpre, la tête ceinte du gui sacré, le barde apparut, tenant à la main un glaive et une couronne de chêne à demi flétrie :

Le vieux barde à son tour
Dépose d'un absent les deux cadeaux d'amour.
Seul, loin d'ici, blessé pour la patrie,
Il assiste de cœur à la fête chérie.
Ce glaive, au prix du sang, conquis sur un Romain,
Cette simple couronne il l'offre par ma main ;
De lauriers et d'amour également avide.
Que d'Holdir au festin la place reste vide,
À côté du vieux barde, au milieu de vous tous :
Place au guerrier blessé qui combattit pour nous !

Les convives s'assirent sur les peaux étendues sous les aulnes : « Jeunes gens, leur avait dit Roxur, laissez une place à Holdir, à côté d'Alfyrnor, et partagez-vous les autres : l'amitié du vieux proscrit ne met aucune différence entre vous. »

De jeunes garçons, vêtus d'une courte tunique rouge et de la braie nationale, apportaient les viandes. Les plus belles parts étaient servies, se-

lon l'usage, au druide, comme au plus honorable. L'orge et le miel fermentés dans l'eau de la source de Frévent servaient de breuvage. Un des enfants offrit une corne pleine au druide, qui, s'approchant de l'un des brasiers, en laissa tomber quelques gouttes sur la flamme, en disant d'une voix solennelle :

Les prémices à Thor (1), à l'éternel génie
Qui donne à nos guérets leur féconde énergie !
Que le Dieu de la nuit, le père des Gaulois,
Reçoive aussi nos vœux, entende aussi nos voix !
Maintenant, à la Gaule, amis, buvons ensemble !
Buvons au chaste hymen, c'est lui qui nous rassemble.

Quand il eut achevé, il remit la coupe aux convives, qui y trempèrent successivement leurs lèvres. C'est alors qu'un jeune esclave apporta à Roxur une coupe d'or qu'il remplit lui-même d'une main tremblante : « C'est l'avenir de ma fille que j'épanche dans cette coupe, dit-il. O dieux ! que mes vieilles mains lui versent le bonheur. » Pendant ce temps, la jeune fille aversie s'avavançait, timide et triste. Il y avait dans ses yeux rougis par les larmes et dans tous ses traits tant de résignation et de souffrance, que l'inflexible Roxur se sentit touché.

Banni de l'Arvernie comme complice de Celtill, mort sur un bûcher pour avoir voulu faire d'une république aristocratique un pouvoir unique et grand, capable de mieux tenir tête aux jalousies des tribus voisines, Roxur avait reçu du chef des Essui, qui partageait les idées et les rêves de Celtill, un accueil honorable, des terres, des troupeaux et des esclaves. Lui-même avait sauvé son or et ses effets précieux : sa fille n'avait donc pas besoin d'un époux riche. Lors même qu'il viendrait à mourir avant son mariage, n'avait-elle pas un protecteur dans le chef de la tribu, un second père dans le barde ? La corporation des druides était alors si puissante et si respectée, qu'Évella n'aurait rien eu à craindre, protégée par Alfyrnor. Ces réflexions traversèrent l'esprit de Roxur comme un éclair : « Aucune place n'est exceptée, ma fille, lui dit-il ; aucune, je te le répète. »

Heureuse, hors d'elle-même, Evella jeta à son père un regard d'une indicible expression. Tous les convives attendaient avec anxiété : tous les yeux étaient fixés sur elle, inquiets, ardents. Troublée, mais la joie dans le cœur, Evella déposa la coupe à la place d'Holdir.

VI

A peine la coupe était-elle déposée, qu'Alfyrnor appela trois fois Holdir d'une voix étrange comme s'il eût fait une évocation. Bientôt Holdir parut, et vida la coupe symbolique. Le spectacle du

(1) L'Orne.

(1) Le Jupiter gaulois.

bonheur des deux jeunes gens inspira le barde, et ces vers coulèrent de ses lèvres :

Est-il rien de si doux que la première ivresse

D'un pur et saint amour ?

Pour le vulgaire, hélas, c'est le bonheur d'un jour !
Il en est cependant qui gardent leur tendresse.
Tous les ans, vous voyez les feuilles de nos bois
Jaunir et puis tomber de l'arbre détachées,
Et bientôt, au mois noir⁽¹⁾, quand les jours sont plus froids,
Sous les pieds des passants bruires desséchées.
C'est qu'un pâle fantôme escorté de frimats,
L'hiver, de son haleine a flétri la verdure.
Il est peu, mes enfants, de fortunés climats
Où son souffle glacé n'effeuille la nature ;
Mais il en est pourtant que connaît Alfyrnor,
Et même, parmi nous, même dans ce village,
Sur un tronc sombre et nu, le gui sacré de Thor,
Le gui mystérieux conserve un vert feuillage,
Un vert feuillage et des fruits d'or !

On n'entendit que des cris d'approbation. Quelques-uns même, dans leurs transports, témoignèrent leur plaisir en choquant leurs armes. Holdir serra la main de sa fiancée ; puis, dressant la tête avec fierté : « Roxur, s'écria-t-il, un nouveau lien m'attache à la patrie.

— Oui : je te laisse ma fille à défendre.

— Et votre ancien rang à reconquérir. Je veux que, avant de s'éteindre vos yeux revoient les champs où vous êtes né.

— Que veux-tu dire ?

— Ce héros qui le premier a su prouver à Cé-sar qu'il n'est pas invincible...

— Le Vercingétorix ?

— Savez-vous quel il est ?

— On dit qu'il est Arverne ; est-ce vrai, cher Holdir ?

— Il est plus encore...

— Parle.

— C'est le fils de cet homme pour qui vous avez risqué votre vie, sacrifié vos biens et le ciel de la patrie.

— Le fils de Celtill !... Le vieillard n'en put dire davantage. Son corps tremblait d'émotion, des larmes de joie tombaient de ses yeux.

— Après une glorieuse campagne il a perdu une grande bataille. On ne sait où il s'est retiré. Mais les guerriers, échappés à Labiénus, sous les murs de Lutèce, n'attendent qu'un signal pour le rejoindre. Ils ont rétabli les deux ponts de bois qui, de chaque côté de la rivière sinueuse (2) conduisaient à la Cité-des-eaux (3) ; ses cabanes, son enceinte de terrassement et de troncs d'arbres

n'ont point souffert et peuvent encore défier l'ennemi. »

A l'exception de Milvir, qu'une sombre jalousie dévorait, et qui n'entendait ni ne voyait rien de ce qui se passait sous ses yeux, tous les jeunes gens écoutaient Holdir avec avidité. Les serviteurs mêmes, ainsi que les guerriers de Roxur, s'étaient rapprochés et groupés autour de la place du festin, impatients de nouvelles et d'histoires belliqueuses. Holdir s'était tout à coup arrêté, comme si quelque bruit lointain eût frappé son oreille. Evella ne cessait de regarder ces traits amaigris par la souffrance, mais animés par l'enthousiasme et le bonheur. Tout à coup on entendit une voix perdue dans la distance, mais qui fut, après un intervalle assez court, répétée par une autre voix moins éloignée et plus distincte ; une troisième enfin, plus rapprochée, fit entendre ces mots :

« Le Vercingétorix est dans les murs d'Alise : Aux armes ! aux armes ! »

Debout, les deux mains en porte-voix, Holdir répéta les mêmes paroles dans trois directions : quelques moments après on entendit, des trois côtés, d'autres voix qui répétaient :

« Le Vercingétorix est dans Alise : Aux armes ! aux armes ! »

— Fils de Brennus, ajouta Holdir à ceux qui l'entouraient, nous verrions nos enfants esclaves de cette Rome que nos ancêtres ont brûlée ! Evella nous enverrait des quenouilles et des fuseaux !

— Regardez, s'écria la jeune fille à son tour, cette rivière, ces prés, ces villages, et plus loin la grande bruyère, le lac et la forêt ; voyez de ce côté le Noir-Bocage, le mont bleuâtre de Gult et la Pierre-Blanche, sanctuaire de nos dieux, et la source de la Cance : quel lâche ne serait prêt à combattre pour un tel pays ! »

A ces mots, tous se levèrent par un même transport ; l'un d'eux tira son glaive et tous l'imitèrent : « Jurez, s'écria-t-il, sur ces armes croisées, de suivre Holdir aux combats, » et tous jurèrent en criant : « Vive la liberté ! vive la Gaule ! »

On sait comment finit la guerre. Le Vercingétorix alla orner le triomphe de son vainqueur, et tomber après sous la hache d'un licteur. Le vieux Roxur ne revit jamais l'Arvernie. Holdir avait péri dès la première rencontre : de tous ses compagnons, Milvir seul était revenu. A son retour, il apprit qu'Evella devenue druidesse s'était enfoncée dans les forêts de l'Armorique, fuyant les légions du jeune Crassus. Il réussit pourtant à l'atteindre et ne reçut d'elle que des paroles accusatrices. On ne sait si la jalousie l'avait égaré au point de lui faire abandonner un compagnon d'armes ; mais on ne le revit depuis que sombre et rêveur, comme s'il eût été poursuivi du souvenir d'un crime.

L. ROCHÉ.

(1) C'est encore aujourd'hui le nom du mois de décembre chez les Bretons.

(2) Sens du mot celtique *Squan* dont les Latins ont fait *Sequana* et les Français *Seine*. (Bulletin.)

(3) Tel eût été, d'après le même auteur, le sens de Lutèce, ancien nom de Paris.

CORRESPONDANCE DES FAMILLES.

LETTRE PREMIÈRE.

A Mademoiselle Eulalie M...

Paris, novembre 1853.

Ma bonne sœur,

Me voici donc arrivé et installé dans cette grande et triste ville, si triste pour moi qui n'y ai ni habitudes ni relations, et qui me trouverais exilé dans le plus beau lieu du monde, si je n'y rencontrais un cœur ami. J'accepte cependant cette position temporaire que le devoir m'impose ; mais je ne saurais trouver agréable ce contraste de luxe et de misère, de fêtes et de douleurs qui caractérisent les grandes villes. J'ai visité Paris, j'ai vu les beaux quartiers, les brillants boulevards, les rues animées, les places peuplées de statues, arrosées de fontaines, les monuments anciens et modernes, dignes de la capitale d'une grande nation ; mais, en revanche, j'ai vu les haillons qui se cachent derrière ce manteau doré ; j'ai vu les rues étroites, les sombres maisons, les tristes faubourgs, les cours, les ruelles où s'entassaient les pauvres et les ouvriers ; ce contraste, que nous ne trouvons ni dans nos campagnes, ni dans nos petites villes, m'a laissé un sentiment de tristesse que tu comprendras sans peine.

A l'École de Droit, j'ai trouvé quelques camarades ; l'un d'eux a compris le chagrin que je ressens loin de vous tous, ma bonne Eulalie, et il a paru s'attacher quelque peu à moi. Nous dinons ensemble, et plus d'une fois, dans ses conversations de table d'hôte avec quelques autres condisciples, sérieux comme lui, je les ai entendus parler de leur *conférence*. Ce mot me frappa : s'agissait-il d'une conférence d'étude, de littérature ? j'aurais été heureux de consacrer mes loisirs à de pareilles réunions ; je m'informai. « Venez, me dit Édouard, venez à la *conférence*, et vous verrez ! » J'acceptai l'offre, et je t'écris, chère sœur, au sortir de la *conférence*. Bénie soit-elle ! Je lui ai dû les premiers moments heureux que j'ai passés à Paris, et comme les disciples d'Emmaüs, je pourrais dire : *Ne sentions-nous pas notre cœur tout brillant dans le chemin ?* Je te vois surprise : tu me demandes ce qui a pu me toucher ainsi, étonnée que la science ou la littérature puissent produire de semblables émotions. Ah ! ce n'est pas de lettre morte qu'il s'agit ! Je sors de la conférence, mais cette conférence est celle de Saint-Vincent-de-Paul, digne de son illustre et cher patron ; c'est une institution qui touche aux plus sérieux intérêts de la société ; c'est un concile de la charité où sont exposés les besoins des pauvres, où sont débattus les intérêts de ceux que le monde oublie, et d'où l'on ne sort pas sans em-

porter un secours désiré qui doit tarir une larme, soulager une douleur. Cette charitable institution a été fondée par huit jeunes gens obscurs, étudiants comme moi (l'un d'eux, devenu célèbre, vient de mourir, c'était M. Ozanam) ; ils se partagèrent quelques familles pauvres, ils les visitèrent assidûment ; ces visites leur offraient l'intérêt le plus doux et le plus vif ; les pauvres les accueillèrent avec joie, et de nouveaux membres, attirés par l'heureuse contagion du bien, se joignirent aux jeunes fondateurs, qui ignoraient combien leur association allait devenir féconde. Aujourd'hui, ma sœur, les conférences de Saint-Vincent-de-Paul sont répandues dans toute l'Europe, en Amérique, en Afrique même ; Smyrne et Jérusalem ont leurs réunions de charité, qui embrassent, dans les effusions de leur tendresse, les pauvres de toutes les communions. Que de bienfaits issus d'un premier bienfait : pauvres secourus, affligés consolés, malades visités, ignorants éclairés, enfants préservés de l'oisiveté et du vice, ce sont là les résultats généraux. Mais qui pourrait dire le bien particulier dont chaque confrère a été l'instrument ? Qui le sait, si ce n'est l'invisible témoin de toutes nos actions ? Ah ! chère Eulalie, je veux aussi pouvoir présenter à Dieu l'hommage des bonnes œuvres faites dans le secret ; c'est une offrande digne de lui !

Rien de plus simple et de plus cordial que ces réunions. Nous étions rassemblés dans une modeste chambre, assez mal éclairée et plus mal meublée ; il y avait parmi nous des jeunes gens, des hommes d'un âge mûr, des vieillards ; hommes de tout rang, de toute opinion, unis par les nœuds puissants de la religion et de la charité. Après la lecture d'un chapitre de l'*Imitation*, on procéda à la distribution des secours ; chaque membre exposa les besoins des familles qui lui étaient confiées, et reçut, d'après ces explications, des secours en pain, viande, bois ou vêtements, que la circonstance demandait, et que la situation de la conférence permettait d'offrir. Combien, de ces courts récits, jaillissait l'occasion de faire le bien ! Un ouvrier manquait de travail, un membre présent promettait de lui en donner dans ses ateliers ; un enfant sourd et muet n'avait pu être admis dans les institutions *ad hoc*, un jeune confrère s'offrait à faire les démarches nécessaires ; on avait voté l'acquisition de quelques paires de souliers ; grâce à cette commande, un pauvre cordonnier pourra donner du pain à ses enfants et des remèdes à sa femme malade.

Le zèle des assistants, pour la plupart hommes d'étude, hommes de science, ne laissait rien échapper, et la sérieuse attention qu'ils apportaient à des détails si minutieux témoignait de l'amour qu'ils ont voué à ces pauvres familles, qui n'ont, dans le vaste Paris, qu'un homme, leur *visiteur*, dont le cœur s'intéresse à elles. Ah! j'aurai aussi mes pauvres, qui compteront sur moi, et pour qui ma visite sera un sujet de bonheur!

Mais les ressources pour fournir à ces œuvres, me diras-tu, peut-être? Et la Providence? te ré-

pondrai-je. C'est elle qui provoque les dons généreux qui viennent grossir le trésor des quêtes hebdomadaires; c'est elle qui inspire le zèle et la patience nécessaires au succès des loteries, des souscriptions, etc. Nous ne possédons rien de fixe, rien de stable, si ce n'est la confiance en l'inépuisable bonté de Dieu.

Adieu, chère Eulalie, écris-moi, donne-moi des nouvelles bien détaillées de la maison... mon cœur est toujours auprès de vous!

ÉDOUARD M...

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Poitrine de veau à la Marengo. — Coupez une livre de poitrine de veau par petits carrés; versez dans la casserole trois ou quatre cuillerées de bonne huile d'olive; quand elle est chaude, faites-y revenir le veau. Lorsqu'il a pris une belle couleur, vous le saupoudrez d'une bonne cuillerée de farine; tournez le tout pour achever de colorer; mouillez d'un verre ou d'un demi-verre de bouillon, selon la quantité de veau; ajoutez des fines herbes bien hachées, telles que persil, ciboule, échalottes, des champignons, si vous en avez; faites cuire une heure; dégraissez de son huile, s'il y en a trop; versez dans un plat et servez.

Salade macédoine. — Mêlez ensemble les légumes que vous aurez, cuits à l'eau et au sel, tels que haricots verts et blancs, pois, choux-fleurs, pointes d'asperges, fonds d'artichauts, cœurs de laitues ou romaines en petites quantités, pommes de terre, coupées en dés; ajoutez: filets d'anchois, blancs d'œufs durs en filets minces, cornichons en

filets. Préparez dans un bol l'assaisonnement ordinaire, en y mêlant des jaunes d'œufs durs écrasés; versez sur ces légumes et mêlez bien.

Beignets de fraises. — Faites une pâte à frire légère, trempez-y de grosses fraises ananas, faites-les sauter dans le saindoux, comme les beignets de pommes, et servez, bien saupoudré de sucre.

Sauce à la crème. — Mettez au feu une demi-cuillerée de farine, avec un bon morceau de beurre très-frais; remuez durant dix minutes jusqu'à ce que le mélange soit bien fondu; éclaircissez la sauce en y versant une quantité convenable d'eau chaude, en délayant le tout ensemble; mettez-y ensuite six ou sept cuillerées de crème bien fraîche. Laissez cuire quelques minutes, et versez dans la saucière ou sur le plat à servir. Cette sauce peut accompagner un poulet au blanc, du ris de veau, du poisson, des artichauts, des asperges.

CORRESPONDANCE.

Réjouissons-nous, ma chère, ouvrons nos fenêtres, respirons, voici le printemps qui nous salue! Le ciel est pur et serein, les arbres fleurissent, la verdure renaît, les pierrots sautillent en poussant des cris de joie; le merle, précurseur de la fauvette, fait entendre quelques gazouillements, tout nous appelle au bonheur! Cependant, ne nous hâtons pas trop de chanter victoire: ne vois-tu pas à l'horizon l'hiver caché sous quelque nuage noir, et prêt à fondre sur nous au moindre souffle du vent? Pauvres petits bourgeons, si heureux de naître et si fiers de montrer votre tête verdoyante; tendres fleurs de pêcheurs, si fraîches et si jolies, qui vous épanouissez tranquillement au soleil, prenez garde, la bise peut revenir, et vous qui rejetez avec dédain manteaux et fourrures, craignez que le traître aquilon ne vous surprenne. Mars ne s'agit-il jamais fait grâce de ses giboulées? Mais pourquoi t'ennuyer de mes sinistres pronostics, mon amie: les beaux jours sont fugitifs comme toutes les joies de ce monde; sachons plutôt les saisir au passage et en jouir quand Dieu nous les envoie. « Bien dit, » s'écria en ce moment une voix derrière moi. Je me retournai et vis,

appuyée contre ma chaise, une de mes bonnes amies qui, entrée sans bruit, me regardait écrire. « Fille d'Eve, lui dis-je en l'embrassant, qui vous a permis de plonger ainsi vos regards dans ma pensée? — Oh! je savais bien, répondit-elle en souriant, qu'il n'y avait point là de secrets; ce grand placard jaune étalé devant toi me dit assez ce que tu fais. — C'est à dire ce que je vais faire, car, la causerie étant la partie la plus attrayante de mes occupations, je n'arrive au travail que le plus tard possible. — Serais-tu donc paresseuse? — Non, vraiment, mais je voudrais bien te voir aux prises avec un tricot ou même avec cette jolie rose qui est là devant moi, et qu'il s'agit de faire éclore sous les doigts de mon amie! — Eh! qui sait. Je m'en tirerais peut-être mieux que tu ne le penses. — Si je te prenais au mot? — Oh! la bonne idée, nous ressusciterions donc Jeanne et Florence! Sautant de joie à cette pensée, nous scellâmes par un baiser le pacte que nous venions d'improviser. — Allons, ma chère, dis-je à la nouvelle Florence, mettons-nous de suite à l'œuvre. — Non pas, reprit-elle, j'étais venue te chercher pour faire une promenade aux Tuileries, et avant de partager ton travail j'entends que tu

partages mes plaisirs. » Et nous voilà parties, le cœur content et le pied léger. Les boulevards que nous traversons ont un aspect plus animé que jamais. Des magasins qui viennent de s'ouvrir étalent à l'envi toutes leurs marchandises. Approchons-nous, dis-je à Florence! mais bast! une nuée de curieux sont arrêtés en contemplation devant tous les étalages, il faut nous résigner à ne voir que de loin ces barèges à volants dont les dispositions formées par des applications de velours, ou noir ou de la couleur de la robe, ressortent d'une façon originale sur le fond diaphane; d'autres barèges à fond uni, mais à volants, ont de larges raies écossaises que l'on peut aisément remplacer par un ruban. Nous arrivons aux Tuileries : quel doux parfum de violettes on respire, et quel ravissant coup d'œil! Un essaim de jolis enfants courent joyeusement, et comme les oiseaux du ciel chantent le retour des beaux jours. Leurs jeunes mères, assises autour des arbres, à l'ombre... de leurs ombrelles, sourient à leur bonheur. Partout l'œil se repose sur des visages gais, aimables, et sur de fraîches toilettes. C'est pour nous le moment d'observer les modes. Aux sombres vêtements ont succédé les couleurs plus claires; le taffetas uni, écossais, rayé, broché, dans les nuances les plus variées, domine particulièrement et paraît devoir écraser la popeline, qui passe comme toute chose de ce monde. Des personnes moins élégantes portent encore le valenciens; mais la nouveauté de la saison pour demi-toilette est une étoffe de laine et de soie nommée *étoile du nord*. Sous l'égide d'un pareil nom on peut être assuré du succès, n'est-ce pas Jeanne? — Oui, bien certainement, car toutes les personnes qui n'auront pu voir la fameuse pièce qui fait courir tout Paris en ce moment, se consoleront en portant une robe *étoile du nord*.

Moi j'attendrai la robe éléphant : — Que distu, folle? — Je ne plaisante pas, ma chère. N'as-tu pas entendu parler de ces éléphants phénomènes qui rivalisent de grâce et de légèreté avec les danseurs de l'Opéra? Je les ai vus, et je puis t'assurer que rien n'est plus curieux. Représente-toi ces monstrueux animaux se tenant en équilibre sur une jambe, pirouettant sur une autre, puis se renversant sur le dos et se relevant avec une rapidité qui fait mentir le proverbe : qu'un éléphant tombé ne se relève plus. Pourquoi donc n'aurions-nous pas bientôt des robes éléphant? En attendant, voici des carreaux à qui le nom conviendrait fort bien; vois donc quelle extravagance, à peine si le dessin tout entier peut contenir dans la hauteur de la jupe... Et à côté de ces excentricités gigantesques, des miniatures de chapeaux si fuyants, qu'en face on ne les aperçoit plus du tout, il semble que le corps ait gagné son ampleur au détriment de la tête. Recommandons bien à notre amie de se garder de ces exagérations ridicules et de mauvais goût; une femme, comme il faut, doit toujours se tenir dans un certain milieu, souvent plus joli et toujours plus convenable. — Je parie, ma chère Jeanne, que tu as en ce moment les yeux fixés sur la jeune comtesse de R.... et sa sœur, qui sont connues dans le faubourg Saint-Germain, pour leur distinction et leur élégance; elles portent des écossais de moyenne grandeur et des chapeaux qui laissent tout au plus voir la moitié de leurs ban-

deaux. Remarque ces chapeaux, comme ils sont gracieux; l'un en crêpe mauve, garni au bord de la passe de petits marabouts de même couleur, formant ruche et de paquerettes à l'intérieur; l'autre en crêpe gris feutre et taffetas rose, bouquet de roses moussues sur le côté, en dedans ruche de blonde et mêmes roses; ces couleurs mauves, gris feutres, sont ainsi que le maïs, tu le vois, fort à la mode cette année. Mais ne crois-tu pas que du taffetas gros bleu et des bleuets, avec ce gris feutre, feraient aussi un joli chapeau. — Je préférerais encore pour nous, Florence, ces légères capotes dont le fond est formé de rubans. Ce grand nœud posé en forme de cache-peigne, et sur lequel serpentent des fleurs légères, telles que violettes, paquerettes, lilas, a un air frais et printannier qui me séduit. Ne pourrions-nous aussi découvrir quelque confection nouvelle? Mais partout, on ne voit que le mantelet écharpe garni de volants pareils, de dentelles ou de franges; il est, du reste, si gracieux et s'harmonise si bien avec les toilettes d'été, que je ne sais quel vêtement pourrait avoir la prétention de le détrôner. J'en envoie donc aujourd'hui un charmant patron à notre amie, et je ne doute pas que, exécuté et porté par elle, il ne nous fasse le plus grand honneur. Mais, Florence, ceci me rappelle que le travail nous réclame, qu'il est bien temps de terminer notre promenade. Nous pressons alors le pas, impatientes de commencer notre tâche, et maudissons toutes les voitures qui nous barrent le passage. C'était l'heure où se terminent les matinées musicales, et les abords de la rue de la Chaussée-d'Antin étaient obstrués par de nombreux équipages. Il faut avouer, dit Florence avec un sourire ironique, que ce Paris est bien privilégié, quand il ne danse plus, il chante, et cela s'appelle un temps de pénitence, un temps de carême!

Comment! toi aussi, tu te mets à décrier Paris. Tu n'as donc pas visité nos églises, tu n'as donc pas vu cette foule recueillie qui se presse au bas des chaires chrétiennes? Il est vrai que le talent de nos prédicateurs est bien fait pour attirer cette affluence; mais, sans parler de Saint-Louis-d'Antin où il faut arriver trois heures d'avance pour entendre le Père Ventura, je pourrais te citer bon nombre d'églises, de chapelles où il est impossible de pénétrer à l'heure des cérémonies. Ne dis donc plus que Paris ne sait pas observer le carême, puisque, entouré de toutes les séductions du plaisir, il donne encore l'exemple du recueillement et de la prière. Pour moi, je ne puis voir sans une profonde émotion tant de fideles agenouillés au pied des autels, s'isolant du tumulte du monde pour élever leurs cœurs vers Dieu. Ma voix s'unit bientôt à leurs voix, mon âme à leurs âmes, et quand je sors de ces pieuses réunions, je me dis que j'ai goûté au vrai bonheur. Je rentre chez moi meilleure de tout ce que j'ai senti, de tout ce que j'ai entendu, et j'en conclus qu'il faut bénir le carême qui nous ramène dans une si bonne voie... — Tu parles comme un prédicateur, ma chère Jeanne; mais je te prie de ne pas t'enorgueillir de ma conversion, car je n'ai pas attendu ton discours pour aimer le carême, qui nous rend aux pensées sérieuses, et au calme de la vie de famille. — Tu ouvres de grands yeux!... Vrai, je ne regrette

pas trop nos bals; le lendemain je m'ennuyais tant, la journée me paraissait si longue! Maintenant les heures fuient pour moi comme des minutes. — Parce qu'elles sont remplies par le travail, chère Florence : hâtons-nous donc de donner force ouvrage à notre amie... Enfin, nous voilà devant notre table; vite, prends une plume et écris...

1, Col mousquetaire. Ce dessin se fait au cordonnet sur application de tulle, les jours sont désignés par des croix; on pourrait également le faire sur mousseline en le brodant au plumetis. La grandeur de ce col n'a rien d'exagéré, et la guimpe assortie que nous donnerons le mois prochain satisfera complètement, je l'espère, les desirs de notre amie.

2, Manche pagode allant avec le col. Inutile d'ajouter que cette manche peut subir les mêmes changements que le col.

3, Garniture pouvant servir pour robes d'enfants, corsages, mantelets, bas de pantalons, etc... Elle se fait au plumetis et feston avec mélange de guipure.

4, Coin de cravate, plumetis, ou feston feuilles de rose avec jours.

5, *Nancy*, feuille de rose ou plumetis.

6, Bouquet de roses à la *minute*, qui depuis longtemps est promis à notre amie. Leur nom te dit leur principal mérite; elles n'ont point la prétention de se comparer aux roses de Constantin ou de Cartier, et ne leur disputent point l'honneur de parer nos têtes; ce qu'elles demandent, c'est une modeste place dans nos vases, nos jardinières, nos corbeilles, sur nos tables, et je t'assure qu'elles y font très-gracieuse figure.

— Oh! ma chère, je les aimerais bien plus encore à l'église, c'est là qu'elles apparaîtraient dans tous leurs avantages, posées en masses soit rouges pour la fête du Saint-Sacrement, soit blanches pour la fête de la Vierge. Qu'un autel à Marie ainsi orné serait joli, Jeanne! Voici le mois de mai, préparons nos bouquets.

— Merci de ta bonne idée, ma Florence; pour te récompenser, je vais te dire bien vite comment se font ces roses, au lieu de te laisser chercher comme j'en avais le méchant projet. Faisons une rose rose: Prends trois nuances différentes de papier à fleurs, coupe une bande de la nuance la plus foncée; cette bande doit avoir 5 centimètres de haut et 52 de large; plie-la en double dans sa largeur, et replice-la sur elle-même jusqu'à ce qu'elle ait 32 feuilles, puis coupe ces plis de chaque côté jusqu'à la moitié de la bande; arrondis le haut du côté où les feuilles sont fendues comme si tu voulais faire un seul feston; ensuite, sans la déplier, tords cette bande dans tes doigts, en la roulant assez fort dans un sens et dans l'autre, sans pourtant la déchirer; cette bande sert à faire le cœur de la rose. Après que cette bande est dépliée, coupe deux autres bandes de la seconde nuance, c'est-à-dire d'un rose un peu plus clair; ces bandes doivent avoir la même longueur que la première et être hautes de 6 centimètres au lieu de 5; plie-les chacune séparément, ainsi que tu l'as fait pour la première; seulement, au lieu de 32 feuilles, il ne t'en faut que 16, donc ces bandes ne doivent être doublées que jusqu'à quatre fois. Coupe les plis ainsi que je t'ai dit, et fais deux festons dans le haut; ensuite appuie cette bande sur une pelote

(toujours sans la déplier), et avec un dé que tu frottes un peu fort sur chaque feston, cherche à les gaufrir autant que possible. Ces deux bandes ainsi préparées, coupes-en une troisième de la nuance la plus claire, qui sera en tout pareille aux deux dernières; tu la plieras encore par la moitié, puis en tiers, et enfin en double, ce qui doit te donner 12 feuilles, que tu fendas également jusqu'à la moitié; dans le haut, fais deux ondulations moins prononcées que les festons des deux autres. Pour la tige, coupe un morceau de laiton *cuit*, moyenne grosseur, qui aura de longueur celle que tu voudras donner à la tige: 15 à 18 centimètres, je pense; à l'une des extrémités de ce laiton, fais un crochet; à ce crochet, passe un des bouts de la bande qui doit faire le cœur de la fleur (le rose le plus foncé), prends alors ta bande et la tige dans la main gauche entre la pouce et l'index, tiens les doigts droits et tourne autour; au fur et à mesure que la bande s'enroule, ajoute un doigt de plus jusqu'à ce que tes quatre doigts soient placés sous les bandes; alors roule les trois autres bandes, en ayant soin de *contrarier* autant que possible le découpé des feuilles; alors retire tes doigts très-délicatement; garde la rose dans la main gauche, le côté du cœur de la fleur tourné vers la paume de la main; avec la main droite, serre les bandes autour du fil de laiton qui fait tige, au moyen d'un autre fil de laiton beaucoup plus mince; choisis de jolies petites feuilles de mousse que tu placeras sous la corolle en guise de bractées, ou feuilles florales; voilà la rose terminée, Florence, c'est à toi maintenant de lui donner la forme la plus gracieuse que tu pourras en l'arrondissant dans tes doigts, et rentrant ou retirant avec la pointe des ciseaux, ou avec une pince à fleurs, les feuilles qui ne te paraîtront pas très-bien posées; tu peux encore placer de grandes feuilles que tu achèterais alors toutes faites, mais je trouve que pour ce genre de roses on peut parfaitement s'en passer: dans l'un et l'autre cas, tu dois toujours recouvrir ta tige; pour cela, prends un fil de laiton dans ta main gauche, ayant dans la main droite du coton cardé; entoure ce fil de laiton avec du coton tout comme si tu filais; ce coton doit être bien roulé et bien serré uniformément; ensuite tu le recouvres par une toute petite bande de papier vert.

Ces roses se font plus ou moins grosses selon la quantité de bandes que l'on y emploie; ainsi pour celle-ci nous avons dit 4; pour les petites on n'en met que trois, et souvent même que 2, alors on prend 1 feuille très-foncée et une un peu plus claire; les roses toutes blanches sont charmantes, les jaunes aussi. Il faut avoir la précaution, pour que la mousse ne jaunisse pas, de la tremper dans de l'eau de bleu; car, lorsqu'on ne met pas de feuilles, ces roses, une fois dans les vases ou dans les jardinières, doivent être ornées de mousse. — Il semble qu'elles sont bien plus jolies ainsi qu'entourées de feuilles. Ah! quelle joie d'avoir fini, quel plaisir de contempler son œuvre! Décidément la rose est toujours la reine des fleurs. Si je renaissais un jour en quelque chose, je voudrais que ce fût en rose. Comprends-tu, ma chère, qu'on n'ait pas encore eu l'idée de chercher des esprits dans ces charmantes fleurs? Il me semble qu'il devrait y en avoir plutôt que dans ces vilains petits gué-

ridons que l'on a tant interrogés cet hiver ! Mais, à propos d'esprits, voici une découverte que depuis des siècles *ceux* des dames indiennes ont faite un peu trop tard, et que nos contemporaines des rives de l'Indus ne seront sans doute pas fâchées de connaître à temps. Tu sais que, dans ce pays, les veuves inconsolables se font brûler sur la tombe de leurs époux : grand devait être leur désappointement, quand arrivées dans l'autre monde, elles apprenaient qu'elles auraient pu se dispenser d'un pareil dévouement. Oui, ma chère ! un savant vient de trouver que ce cruel sacrifice était basé sur une fausse interprétation des Védas, leur loi sainte : elle veut qu'on conduise les femmes sur le bûcher destiné à consumer les restes de leurs époux, et qu'ensuite on les ramène chez elles. Eh bien, un ignorant de savant, a traduit le mot sanscrit *ramener* par le mot *brûler*, et de là, depuis des siècles, tant d'inutiles immolations ; ce doit être l'esprit de l'une des victimes qui a fait connaître à cet ingénieux savant la vraie volonté de Brahma. Quoi qu'il en soit, je doute qu'il y ait aujourd'hui beaucoup de dames indiennes disposées à médire des progrès de la science.

— Mais tu me distras constamment par ton babil ; si tu continues ainsi, nous n'en finirons pas. Voyons ce bouton de la rose. Attention, Florence !

Prends un morceau de fil de laiton de 8 à 10 centimètres, attache-y dans le haut une boule de coton cardé, un peu allongée ; coupe en forme de papillote, c'est-à-dire en triangle, un morceau de papier de la couleur que tu as choisie, mais que ce soit de la nuance la plus foncée ; place la boule de coton qui fait l'extrémité du fil de laiton, au centre du triangle, que tu as découpé dans le papier (ce triangle doit avoir de 8 à 10 centimètres sur chaque côté). Rabats alors la pointe de papier du haut ; et enfin, plie le côté gauche sur le droit, en tournant autour du fil de laiton. Tu termineras en plaçant de la mousse, ainsi que tu l'as fait pour les roses ; la tige se recouvre aussi de la même manière.

Avec l'indication que je t'ai donnée pour faire les roses, tu peux aussi obtenir des boutons ou des fleurs à demi épanouies ; seulement on ne mettrait que deux bandes et par moitié.

Quand tu sauras bien faire cette sorte de fleurs, je t'en ferai connaître d'autres plus délicates et aussi plus difficiles. Continuons notre planche.

7, Rose plumetis simple ou feston.

8, Clara, plumetis ou feston feuilles de roses.

9, P. D. avec couronne de fantaisie, le tout au plumetis.

10, Croquis du mantelet qui se trouve au n° 13 de la grande édition.

11, Garniture de camisole, de pantalon, de taies d'oreiller, de jupon ou de petits volants pour robes d'enfant ; elle se fait au feston ; les feuilles et les petites marguerites pourraient être au plumetis, cela n'en serait que plus joli.

12, Guirlande qui peut servir à faire des bouillons rayés en biais avec mélange d'entre-deux de valencienne ; les poignets se feraient avec le même dessin.

Ici finit la petite édition.

13, Mantelet-écharpe dont je t'ai déjà parlé. Je conseille à notre amie de le broder au passé, noir sur noir, à moins qu'elle n'en veuille faire

un mantelet tout à fait d'été ; gris sur gris se-rail alors préférable. Mais, Jeanne, ce dessin ne pourrait-il pas également servir pour un mantelet de mousseline ? — Oui, tu as des idées merveilleuses, tu excites mon imagination, et je trouve à mon tour qu'on pourrait supprimer la broderie et remplacer la baguette qui serpente dans les pois du passé, par des pois en velours. Cette économie de travail et de temps sera, je crois, goûtée. Il s'agit maintenant de monter ce mantelet ; voyons, Florence, comment t'y prendrais-tu ?

— Eh bien, je placerais la garniture au dessous du feston, et il est très-bon de dire que ce feston doit être très-mat tout autour, car il n'est qu'indiqué sur la planche. Dans chacun des festons, je ferais un gros pli plat, la broderie de la garniture se trouverait seulement sur le pli, autrement le mantelet serait trop lourd. Je mesurerais ma garniture, qui est de 2 mètres, et, la prenant par le milieu, je la coudrais tout autour, en ayant soin de diminuer en hauteur dans le bas du mantelet.

Encore une idée, Jeanne. Ne brodant que le feston du fond et de la garniture, ce mantelet serait de la plus grande simplicité. Voulons-nous le rendre de la plus grande élégance, remplaçons les garnitures d'étoffes par des dentelles ou franges guipures ; mais il est bien entendu que nous ne l'offrons ainsi qu'à une jeune femme.

14, Garniture du mantelet ; le n° 10 montre l'effet de ce mantelet.

15, 16, 17 et 18, Tu trouves une escarcelle à ouvrage ; ce dessus se fait sur drap, sur velours, sur peau et sur moire. Chez madame Marie Soudant, j'en ai vu un en casimir rouge et gros bleu, les deux grands morceaux étaient rouges et les petites palmes gros bleu ; ce dessin, fait en soutache noire et or, est très-joli ; il l'est moins au crochet. Pour monter cette escarcelle, il faut avoir quatre palmes, deux comme celles du n° 17 et deux comme celles du n° 18. La broderie une fois terminée, tu rassembles ces six morceaux, les joins par une couture solidement faite, que l'on cache par une soutache, si l'ouvrage est soutaché, et par un point de chaînette si l'ouvrage est fait ainsi ; ensuite tu poses une doublure qui a été coupée sur ces différents morceaux ; cette doublure doit être en soie ou percaline ; dans le milieu, se trouve un petit bouton en passementerie, où vient se rejoindre le morceau qui retombe sur le devant ; de chaque côté entre la doublure et le dessus se tend une ganse qui sert d'anse. Ce petit ouvrage est charmant ; il a, de plus, le mérite d'être trèsvite, très-facilement exécuté et de coûter peu, car, au magasin de la Religieuse, on le vend 3 francs tout dessiné, soutaches comprises ; mais soutaches de soie et non d'or. — Voilà qui est bon à savoir, Jeanne, je ferai ce petit ouvrage pour ma loterie ; tout le monde, en ce moment, fait appel à notre charité, et l'on est bien heureux de pouvoir aider le pauvre, chacun dans la mesure de ses moyens. Une impératrice élève un hôpital, une humble jeune fille donne son *escarcelle* ; toutes deux ont satisfait au pieux devoir de l'aumône.

19, Effet de l'escarcelle une fois terminée.

20, Entre-deux, roues et festons, pouvant servir pour poignets, brandebourgs de robes, etc.

- 21, Idem, guipure, plumetis et roues.
- 22, *L. D.*, pois ou œillets.
- 23, *B. P.*, plumetis simple ou feston.]
- 24, *Abdonie*, idem.
- 25; Écusson pour mouchoir; j'espère qu'il répondra au désir d'une de nos amies.
- 26, *E. F.*, ayant au bas les symboles de l'agriculture.
- 27, Garniture pour manches pagodes, bretelles, duchesse, etc., ou pour volants de robes de mousseline; elle se brode au plumetis avec du coton très-fin.
- 28, Bas de jupon; ce magnifique dessin est un gracieux mélange de broderie anglaise, de festons, de roues, de plumetis et de jours. En supprimant la rose du haut, l'ouvrage diminuerait beaucoup, il faudrait alors continuer la chaîne d'œillets; à propos de jupons, tu as remarqué qu'ils se font maintenant plus que jamais à volants, et on en met un très-haut, ou deux ou trois petits; ces volants sont ordinairement peu froncés et remplacent avantageusement la crinoline, mais ils ont le désagrément d'être ruineux de blanchissage.
- 29, *Hersilie*, plumetis.
- 30, *Solange*, plumetis simple ou feston.
- 31, *Ursule*, point de rose.
- 32, *Emilie*, plumetis, avec pois dans l'intérieur qu'on peut faire avec du coton différent.
- 33, Coin de mouchoir que je me suis efforcé de rendre le plus simple possible, pour tâcher de satisfaire une aimable abonnée. Il se fait au feston, les feuilles et les tiges doivent être au plumetis.
- 34, *J. S.*, plumetis.
- 35, *A. M.*, plumetis simple ou feston.
- 36, *V. B.*, idem.
- 37, *T. B.*, plumetis fendu.
- 38, *Malvina*, plumetis simple ou feston.
- 39, Garniture, broderie anglaise, celle-ci pourrait servir pour volants de jupons.
- 40, *Adélaïde*, plumetis.
- « Maintenant retournons la planche, Florence!
- Qu'est-ce que ces grandes lignes noires qui la traversent en tous sens?
- C'est un patron de robe qui m'a été donné par une de nos couturières la plus en renom. »
- 41, Devant de cette robe, formant tablier. Le dessin doit en être exécuté au passé, avec mélange de galons; la broderie peut se faire de la couleur de la robe ou d'une couleur tranchante, en soie-cordonnet ou en chenille. Veux-tu, par exemple, broder une robe de taffetas marron à ta mère: je te conseillerai une chenille soit verte, soit bleue, ou une nuance dans le ton de l'étoffe. « Pour toi, Florence, je rêve une robe de couil bleu, rose ou lilas, sur laquelle ce dessin irait fort bien. — Ne t'en déplaîne, ma chère, je choisirai plutôt une robe nankin, cette couleur sied mieux aux brunes; je la broderai en blanc, et comme j'aime les ouvrages qui vont vite, je remplacerai le passé par un cordonnet blanc, puis sur l'ourlet qui sépare les deux devants, je placerai une rangée de boutons grelots. »
- 42, Devant du corsage. Tu vois que ce corsage est fermé devant, et que les basques en sont très-longues, c'est ainsi qu'on les porte aujourd'hui, et il n'est pas à désespérer qu'elles n'arrivent bientôt jusqu'au milieu de la jupe; entre

les broderies de la manche, tu devras également mettre une rangée des mêmes boutons, ou de petits nœuds dont les bouts soient très-courts. Si au lieu d'une robe nankin, tu te faisais une robe de piqué blanc, le corsage, ainsi orné, pourrait te servir avec toute espèce de jupes et varier tes toilettes à l'infini.

- 43, Piece de devant de la basque.
- 44, Dos.
- 45, Petit côté.
- 46, Manche.
- 47, Bonnet de matin d'une seule pièce; la forme en est bonne, et aussi simple que nous pouvons le désirer. Taille ce patron en biais sur de la mousseline, ou rayée ou brochée, ou sur du jaconas; rapproche les lettres alphabétiques, et ainsi le devant se trouvera tendu et le fond froncé; puis cache la jonction par une petite patte en biais d'un demi-centimètre de largeur, que tu fixes par un point de pique de chaque côté. Entoure ce bonnet de deux rangs de garniture, dont le premier a 1 mètre 25 centimètres, et le second 1 mètre. La hauteur du premier (celui de dessous), est de 3 centimètres, et à partir des joues jusqu'à la coulisse de 4; la hauteur du second est de 4 centimètres tout autour. A la tête de la garniture du dessus, tu placeras encore un petit biais d'un demi centimètre; tu poses les brides à l'endroit désigné, et, dans la coulisse tu places deux bandes de 4 centimètres de largeur sur 15 de longueur; tu en brodes les bouts, si tu veux rendre ton bonnet plus élégant. De même que pour les garnitures, tu peux les mettre soit festonnées, soit en broderie anglaise, soit unies, avec un simple ourlet bordé par une petite dentelle.
- 48, Croquis du bonnet terminé.
- Comme il est séduisant ton bonnet, Jeanne, il me semble que l'on doit avoir soixante-dix ans là-dessous.

— Méchante, tu vois bien que la lithographie me l'a complètement défiguré.

49, Passe d'un chapeau tel que nous les aimons. Celui sur lequel j'ai pris ce patron est en taffetas glacé; cinq coulisses en long forment la passe et la calotte; ces coulisses ont au bord de la passe 5 centimètres de distance de l'une à l'autre; 2 centimètres sur le fond de la calotte, et viennent mourir dans le bavolet. Trois nœuds de ruban de taffetas n° 9 posés, un au milieu de la passe, l'autre sur la calotte, et le dernier en guise de cache-peigne forment avec une ruche d'étoffe déchiquetée, qui borde la passe et le bavolet, les seuls ornements de ce chapeau. L'intérieur est garni d'une demi-guirlande de paquerettes et de nœuds de ruban rose. Pour exécuter chacun des nœuds qui ornent le chapeau, il faut 60 centimètres de ruban.

50, Pantalon pour enfant de deux à trois ans. Ce patron est par moitié; le pantalon s'ouvre sur les côtés; le haut se monte sur une ceinture haute de deux doigts, et large à volonté. Il s'adapte par des boutonnières à des boutons cousus sur le petit corset ou vêtement de dessous. Le bas de ce pantalon est orné, soit par une garniture, soit par une bordure sur le pantalon même, soit par une échelle de petits plis.

51, Corbeille, étoile du Nord.

— Encore une étoile, Jeanne, décidément la terre va faire concurrence au ciel. Partout des

astres qui ne craignent même pas de se montrer à la face du soleil. Où as-tu vu briller celui-ci ?

— Chez madame Marie Soudan, dont l'esprit inventif nous a déjà créé tant de jolis ouvrages. Pour faire cette corbeille, il faut cinq ronds, composés chacun de dix-huit anneaux. Ces anneaux ont 2 centimètres de diamètre; on les recouvre avec de la laine de trois nuances différentes. Ainsi, tu entoures d'abord un premier anneau avec de la laine de la nuance la plus claire, six autres avec la nuance intermédiaire, et douze avec la plus foncée. Dans le milieu de chacun de ces anneaux tu fais une étoile comme dans les roues en broderie anglaise, mais dans le dernier rang tu ajoutes une perle de jais ou de fantaisie.

Ces dix-neuf anneaux étant terminés, tu les joins les uns aux autres, dans l'ordre indiqué par quelques points faits avec de la soie à coudre. Tu recommences quatre fois la même opération et tu te trouves avoir cinq ronds. Tu entoures chacun d'eux d'un fil de laiton assez mince de 9 centimètres de diamètre que tu enveloppes de la laine la plus foncée, tu le passes sous le premier rang des anneaux dans le milieu de chaque roue. Cela terminé, tu joins les roues ensemble en en plaçant d'abord un dans le fond, puis un autre de chaque côté, et enfin les deux autres en croix. La corbeille ainsi terminée, tu renverses un peu les ronds extérieurs, afin de lui donner un cintre gracieux; les ouvertures étant assez larges dans le bas des anneaux, tu les fermes par des ronds de plus petite dimension ou par des nœuds de ruban.

Tu as beau dire, Jeanne, ton étoile me plairait bien mieux en chenille ou en soie-cordonnet. — Et à moi aussi, si cela ne coûtait beaucoup plus cher.

52, Plateau anglais pour le thé. Cet ouvrage se compose d'un premier morceau de tapisserie, ayant soixante centimètres de long sur vingt-trois de large, entouré par une frange de cinq à six centimètres, et d'un second morceau de vingt centimètres carrés qui n'est entouré de frange que de trois côtés, la frange de l'autre garnissant le quatrième côté, comme il est facile de s'en rendre compte par le croquis ci-joint. Ces pièces de tapisserie se doublent d'un carton très-épais, doublé lui-même de soie ou de percaline. Ce plateau peut également se faire en drap soutaché ou au crochet. Son grand avantage est de préserver nos tables de tous les accidents qui accompagnent en général le service d'un thé.

53, Dessin pour volants de robes, de mantelets, etc. Il se fait au plumetis et feston sur mousseline.

54, C. M. plumetis.

55, R. M. feston.

56, Petite garniture broderie anglaise pour objet de trousseau.

Revenons enfin à la corne d'abondance formant jardinière, et donnée dans la planche jaune de février, sous le n° 36; il te faut, comme matériaux :

20 mètres de corde blanche.

Une bobine de fil de laiton n° 23.

2 mètres de fil de fer n° 20.

Du gros fil de fer.

2 onces et demi de laine grise d'Allemagne, 6 nuances d'écarlate, dont 5 écheveux des 2

nuances foncées, 3 écheveux des autres nuances, et 2 écheveux de soie ou de laine maïs.

PREMIÈRE BORDURE DE FEUILLES.

Laine grise, 30 mailles, joins les 2 extrémités.

1^{er} RANG. — Uni.

2^e RANG. — 4 unis, 2 unis dans 1 maille, répète 6 fois.

3^e RANG. — 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 triple, répète 18 fois.

4^e RANG. — Travail avec la corde blanche ainsi que tu l'as fait pour le fil de fer, laisse 1 maille, 2 unis dans la 1^{re} chaîne, répète 18 fois, laisse la corde par derrière, et ne t'en sers qu'un rang, l'autre non.

5^e RANG. — 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 triple, répète 12 fois; 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 unie, répète 7 fois. La dernière maille unie doit être faite dans la 1^{re} chaîne du rang, afin que l'ouvrage conserve sa première grandeur. Ces mailles doivent aussi être faites au *double crochet* (déjà expliqué), règle que tu observeras de deux rangs l'un. Répète 22 fois les 2 derniers rangs, ce qui te fera donc 49 rang.

50^e RANG. — Laisse 1 maille, 2 unies, laisse 1 maille, 3 unies, répète 6 fois; laisse 1 maille, 2 unies, répète 6 fois. Les mailles unies doivent toujours être faites dans la 1^{re} chaîne du rang précédent.

51^e RANG. — 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 triple, répète 15 fois; 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 unie, répète 7 fois.

52^e RANG. — Laisse 1 maille, 2 unies, répète 21 fois; répète ensuite 3 fois les 2 derniers rangs, ce qui fera 48 rangs.

59^e RANG. — Comme le 51^e.

60^e RANG. — Laisse 1 maille, 2 unies, laisse 1 maille 3 unies, répète 6 fois; laisse 1 maille, 2 unies, répète 9 fois.

61^e RANG. — 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 triple, répète 18 fois; 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 unie, répète 7 fois.

62^e RANG. — Laisse 1 maille, 2 unies, répète 4 fois; laisse 1 maille, 2 unies, laisse 1 maille, 3 unies, répète 6 fois; laisse 1 maille, 2 unies, répète 8 fois; laisse l'ouvrage.

POUR FORMER LA PREMIÈRE BORDURE DE FEUILLES.

1^{er} RANG. — Laine écarlate de nuance plus claire, 20 chaînes, tourne, laisse 1 maille, 13 unies, 2 simples, répète 10 fois.

2^e RANG. — 3^e nuance d'écarlate : travail avec le fil de fer fin, commence dans la dernière maille du dernier rang, 2 unies, laisse 1 maille, remonte le côté, 3 unies, 2 triples, 4 brides, 3 triples, 4 unies, A, et en descendant l'autre côté : 3 unies, 3 triples, 4 brides, 2 triples, 3 unies; laisse 1 maille, 2 unies sur les mailles, laisse 1 maille, 3 unies, 2 triples, 2 brides, joins la bride à la troisième bride de l'autre feuille, 2 brides, 3 triples, 4 unies, répète 9 fois depuis le signe; pour finir la dernière feuille, 3 unies, 3 triples, 2 brides, joins à la 2^e bride de la 1^{re} feuille, puis 2 brides, 3 triples, 3 unies; arrête solidement en tortillant ensemble les fils de fer pour les joindre à l'ouvrage; mets les feuilles à l'envers, place-les sur l'ouvrage de manière que le bas des feuilles appuie sur le 62^e rang; ensuite avec de la laine grise, fais un

rang uni qui te servira à réunir ces deux parties, joignant 5 mailles à chaque feuille.

64^e RANG. — 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 triple, répète 20 fois ; une chaîne, laisse 1 maille, 1 unie, répète 8 fois.

65^e RANG. — Laisse 1 maille, 2 unies, répète 4 fois ; laisse 1 maille, 1 unie, laisse 1 maille, 3 unies, répète 6 fois ; laisse 1 maille, 2 unies, répète 11 fois.

66^e RANG. — 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 triple, répète 22 fois ; 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 unie, répète 9 fois.

67^e RANG. — Laisse 1 maille, 2 unies, laisse 1 maille, 2 unies, laisse 1 maille, 3 unies, répète 6 fois ; laisse 1 maille, 2 unies, répète 12 fois.

68^e RANG. — 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 triple, répète 22 fois ; 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 unie, répète 9 fois.

69^e RANG. — Laisse 1 maille, 2 unies, laisse 1 maille, 2 unies, laisse 1 maille, 3 unies, répète 8 fois ; laisse 1 maille, 2 unies, répète 9 fois.

70^e RANG. — 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 triple, répète 29 fois ; 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 unie, répète 9 fois.

71^e RANG. — Laisse 1 maille, 2 unies, laisse 1 maille, 2 unies, laisse 1 maille, 3 unies, répète 6 fois. Laisse 1 maille, 2 unies, répète 19 fois.

72^e RANG. — 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 triple, répète 32 fois ; une chaîne, laisse 1 maille, 1 unie, répète 9 fois.

73^e RANG A. — Laisse 1 maille, 2 unies, répète 3 fois ; laisse 1 maille, 3 unies, depuis le signe répète 7 fois ; laisse 1 maille, 2 unies, répète 8 fois.

74^e RANG. — 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 triple, répète 34 fois ; 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 unie, répète 11 fois.

75^e RANG. — Laisse 1 maille, 2 unies, répète 44 fois.

76^e RANG. — Comme le 74^e.

77^e RANG A. Laisse 1 maille, 2 unies, répète 3 fois ; laisse 1 maille, 3 unies, depuis le signe répète 7 fois ; laisse 1 maille, 2 unies, répète 12 fois.

78^e RANG. — 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 triple, répète 37 fois ; 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 unie, répète 12 fois.

79^e RANG. — Laisse 1 maille, 2 unies, répète 48 fois.

80^e RANG. — Comme le 78^e.

81^e RANG A. — Laisse 1 maille, 2 unies, répète 3 fois ; laisse 1 maille, 3 unies, répète 7 fois depuis le signe ; laisse 1 maille, 2 unies, répète 16 fois.

82^e RANG. — 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 triple, répète 42 fois ; 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 unie, répète 11 fois.

83^e RANG. — Laisse 1 maille, 2 unies, répète 52 fois.

84^e RANG. — Comme le 82^e.

85^e RANG. — Comme le 83^e.

86^e RANG. — Comme le 82^e.

87^e RANG. — Laisse 1 maille, 2 unies, répète 7 fois ; laisse 1 maille, 3 unies, répète ; laisse l'ouvrage.

SECONDE BORDURE DE FEUILLES.

Avec de la laine grise nuancée, fais 22 feuilles comme à la première bordure ; quand ces feuilles

seront finies, place-les sur l'ouvrage, et joins-les ainsi que nous l'avons déjà dit.

88^e RANG. — Avec la nuance écarlate la plus foncée, mailles unies travaillant avec la corde, arrête, et couds la corde par derrière.

POUR LE DESSIN DE PLUXES.

1^{er} ET 2^e RANG. — Commence avec de la laine grise, 37 chaînes, tourne, laisse 3 mailles, 1 triple ; 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 triple, répète 7 fois ; 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 unie, répète 6 fois ; tourne 1 chaîne pour traverser la tige ; de l'autre côté, laisse 1 maille, 2 unies dans 1 chaîne répète 7 fois ; 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 triple, répète 7 fois ; 1 chaîne, 1 triple, répète 4 fois dans les mêmes mailles qu'avant ; descends l'autre côté : 1 chaîne, laisse 1 maille, 1 triple, répète 6 fois ; 1 chaîne, laisse 1 maille, 2 unies dans la 1^{re} chaîne, répète 7 fois ; répète ces deux rangs 10 fois de plus.

3^e RANG. — Nuance écarlate la plus foncée, travaille avec la corde, commence dans la 2^e maille des 7 chaînes laissées dans le premier dessin, laisse 3 unies dessus, laisse 2 mailles et remonte le 1^{er} côté en faisant 28 unies ; 2 unies dans 1 maille, répète 7 fois ; en descendant de l'autre côté, 28 unies, laisse 2 chaînes et répète autour de l'autre dessin, coupe la corde, couds les bouts ensemble, les fixant le plus solidement possible.

4^e RANG. — 5^e nuance d'écarlate, commence dans la 1^{re} maille du dernier rang, 23 unies, fais toutes ces mailles au double crochet ; 4 chaînes, laisse 1 maille, 1 unie, répète 15 fois ; faisant les mailles unies sur le bord intérieur des mailles du 3^e rang ; ce qui laisse l'autre côté de la maille derrière l'ouvrage ; 4 chaînes, laisse 1 maille, A, 31, unies au double crochet, joins-les à la 13^e maille des 31 unies, 12 unies au double crochet, 2 chaînes ; joins-les à la dernière des 4 chaînes de l'autre dessin, 2 chaînes, laisse 1 maille, 1 unie ; 4 chaînes, laisse 1 maille, 1 unie sur le bord intérieur de la maille, répète 14 fois ; depuis la lettre A répète 9 fois ; pour finir le dernier dessin, joins-le à la 1^{re} des 4 chaînes du 1^{er} dessin ; 12 unies, joins-les à la 11^e maille du 1^{er} dessin, 8 unies, arrête ; joins-les à l'autre partie de l'ouvrage, en faisant comme tu as fait pour les feuilles.

POUR FORMER LA PARTIE SUPÉRIEURE.

Avec la 5^e nuance de l'écarlate, commence à la 33^e maille du 3^e tour.

1^{er} RANG. — 8 unies pour la partie supérieure, prenant les mailles qui ont été laissées par derrière au 3^e rang, 10 chaînes, 8 unies sur le dessin d'à côté, répète ainsi tout le rang.

2^e RANG. — Unies, travaillant avec la corde.

3^e RANG. — 4^e nuance d'écarlate : 2 chaînes, laisse 2 mailles, 1 triple, répète 66 fois.

4^e RANG. — 3^e nuance d'écarlate travaillant avec la corde : laisse 1 maille, 3 unies dans la 2^e chaîne et recommence.

5^e RANG. — 2^e nuance d'écarlate : 2 chaînes, laisse 2 mailles, 1 triple ; recommence.

6^e RANG. — 1^{re} nuance d'écarlate comme le 4^e rang : coupe la corde.

TROISIÈME BORDURE DE FEUILLES.

1^{er} RANG. — Nuancé gris, 29 chaînes, tourne,

laisse 2 mailles, 3 unies, 14 triples, 2 unies, 1 simple, répète 24 fois.

2^e RANG. — Travaile le fil de fer sous ce rang; commence dans la 1^{re} maille des 7 chaînes laissées au commencement du 1^{er} rang, fais 5 unies, laisse 1 maille; en montant le côté, 3 unies, 5 triples, 5 brides, 4 triples, 4 unies, 2 chaînes, tourne; en descendant de l'autre côté, 4 unies, 4 triples, 5 brides, 5 triples, laisse 1 maille.

Pour la dernière feuille, fais comme pour la première; joins-la à la première feuille, après avoir fait 5 brides; recommence, joins la dernière feuille à la première pour faire le rond, puis la plaçant sur l'ouvrage, joins-la comme je te l'ai déjà dit, mais travaillant le fil de fer sous les mailles afin de rendre l'ouvrage ferme. Fais 8 mailles à chaque feuille, arrête et coupe. Puis commence à la pointe de la 1^{re} feuille 10 chaînes, 1 unie à la pointe de la feuille d'à côté; les mailles unies doivent être travaillées sur le fil de fer de la feuille, laissant la chaîne à la pointe de la feuille et dehors, répète, prends le fil de fer et fais un rang uni tout autour, arrête.

Avec la laine fais 6 petites feuilles comme je te l'ai déjà expliqué, joins-les aux 30 chaînes du commencement de l'ouvrage et pour former le rouleau qui fait pied, attache le bout du 4^e rang. Dieu que c'est long! dois-tu dire, et tu en as le droit; mais si tu m'as suivie ton crochet et la main, tu dois en contemplant ce joli ouvrage, te trouver très-fière de ton œuvre, car c'est en vérité charmant; et je suis convaincue que je te laisse toute disposée à recommencer pour faire la 2^e corne d'abondance de notre jardinière. « Ouf! voilà qui est fini! Sais-tu, ma chère Jeanne, que ton explication peut être utile, mais tu l'abuserais grandement si tu croyais qu'elle est agréable. — Console-toi, je vais te reposer l'esprit et les yeux en te donnant celle de notre gravure de modes.

La jeune fille qui est assise porte une robe de taffetas sur laquelle se trouve des étoiles de moires, ces étoiles sont entourées par de tous petits velours, elles diminuent de grandeur en montant vers la ceinture et se retrouvent encore sur les basques et le corsage. Le col et les manches pagodes sont en mousseline brodée. Le chapeau en étoffe de fantaisie mouchetée qui fait l'effet d'un semis de perles; de chaque côté, sont placées des touffes de petits rubans de gaze simulant des têtes de plumes. Le dessous de la passe est orné de fleurs de pêcheurs perdues dans du tulle bouillonné.

L'autre jeune fille a une robe de popeline dont

le dessin, tissé dans l'étoffe, ressemble à des chevrons gradués. Cette disposition pourrait se reproduire avec du velours, de la moire ou tout autre galon de fantaisie. Elle porte un petit châle carré en taffetas garni de trois rangs de velours tout autour, étagés sur les pointes et terminés par une frange en chenille; le col et la garniture des bouillons sont en broderie guipure. Le chapeau est en paille, orné d'une branche de fleurs des champs en dessous, les mêmes fleurs d'un côté seulement, de l'autre une ruche de tulle tuyauté. Gants de peau de Suède de deux boutons, autrement dit, *gants Mousquetaires*.

Robe de taffetas vert à dispositions, mantelet écharpe, chapeau de crêpe, mais orné de fleurs des champs, robe de taffetas mauve, avec application de velours, chapeau de crêpe blanc garni à l'intérieur de roses d'églantier.

« Voilà donc qui est fini, Jeanne, j'espère que tu vas me permettre de respirer. — Non pas avant d'avoir expliqué le rébus, c'est une dernière épreuve que je fais subir à ton intelligence, voyons si tu en sortiras victorieuse.

— Oui, vraiment, une pendule qui marque 10 heures, deux bons sur papier, les mots famine, guerre, peste, des caractères indéchiffrables. Cela veut dire, je crois, *disseur de bons mots, mauvais caractère*. — C'est cela même, viens que je t'embrasse, car tu es passée maître.

— Puisque tu n'as plus besoin de moi, je te tire ma révérence; que va dire ma mère d'une si longue absence? et Florence s'échappa en courant.

Je reviens à toi, ma première amie. J'ai hâte de te demander pardon d'avoir tant abusé des noms de Jeanne et de Florence. Peut-être me trouveras-tu bien téméraire de me substituer aux deux aimables amies qui ont laissé de si doux souvenirs, et m'en voudras-tu de te donner une si mesquine imitation de leurs intéressantes causeries. Que veux-tu? à tout le monde n'est pas donné de reproduire ce gracieux original, et je dois te dire que je n'aurais pas eu la hardiesse de le tenter, si tes regrets, tes desirs maintes fois réitérés ne m'y avaient encouragée. Laisse-moi espérer, en retour de mes efforts, un peu de la sympathie et de la bienveillance que tu as toujours témoignée à tes vieilles amies; car si la nouvelle Jeanne et la nouvelle Florence ont moins de talent, elles ont le même désir de te plaire, et la même affection dévouée.

E. E.

ÉPHÉMÉRIDE.

5 AVRIL 1250. — CAPTIVITÉ DE SAINT LOUIS.

Ce fut en 1248 que le saint roi partit pour la croisade, accompagné de la reine Marguerite de Provence, des plus grands seigneurs, des plus illustres chevaliers. Le bon sire de Joinville, le futur historien de cette expédition, suivait aussi le roi, qui s'embarqua à Aigues-Mortes, ville que la mer a abandonnée depuis. Il se dirigea vers l'Égypte. Lorsque la flotte chrétienne fut en vue de Damiette, rien ne retint l'ardeur

des croisés, et saint Louis donna le signal de l'attaque, en se jetant le premier dans les flots, l'épée à la main. Les Turcs prirent la fuite, et Damiette fut occupée aux cris de : *Montjoie et Saint-Denis!*

De là, le roi et l'armée marchèrent sur le Caire et arrivèrent devant la ville de Mansourah, que défendait une garnison formidable; les croisés eurent à soutenir plusieurs combats acharnés, qui

épuisèrent les forces de l'armée; la maladie faisait d'affreux ravages parmi les chrétiens; ils voulurent retourner à Damiette, mais arrêtés dans leur retraite par les mamelucks, les soldats de saint Louis tombèrent aux mains des infidèles. Le roi, fait prisonnier avec ses deux frères, étonna ses ennemis par sa fière résignation. Ils ne purent s'empêcher de lui dire: « Nousteregardions comme notre captif et notre esclave, et tu nous traites, étant dans nos fers, comme si nous étions tes prisonniers! » Son courage brava tous les maux et tous les périls; il souffrit la faim, la nudité, les menaces de tortures et de mort avec la fermeté d'un saint et d'un héros; et, lorsqu'on lui proposa de payer sa rançon, il répondit: « Un roi de France ne se rachète pas avec de l'argent; je donnerai un million de besants pour *ma gent* et

Damiette pour ma personne. » Il accepta du sultan une trêve de dix ans; mais ayant appris que les Sarrasins, au lieu de rendre les prisonniers, en avaient fait périr un grand nombre dans les tourments, il se rendit en Palestine, où il séjourna jusqu'en 1254, s'occupant à réparer les places fortes appartenant aux chrétiens, à délivrer les prisonniers, et à travailler à la conversion des infidèles. La mort de la reine Blanche, régente du royaume, *qu'il aimait par-dessus toute créature*, le força à revenir en France; mais la douleur de cette perte, le mauvais succès de la croisade, les malheurs de la patrie, désolée par les pasteurs, firent une si vive impression sur l'âme du saint roi, que, depuis cette époque, on ne le vit jamais rire, et il porta toute sa vie le deuil de la ville sainte et le deuil de sa mère.

MOSAÏQUE.

O quenouille, amie de la laine, don de Minerve, ton travail sied bien au femmes qui vaquent aux soins de la maison !

THÉOCRITE.

Un esprit corrompu ne sera jamais un auteur sublime.

BOSSUET.

Celui qui craint de descendre dans sa conscience, craint de visiter le plus sincère de ses amis.

Prenez soin des minutes et les heures se garderont elles-mêmes.

FRANKLIN.

RÉBUS.

